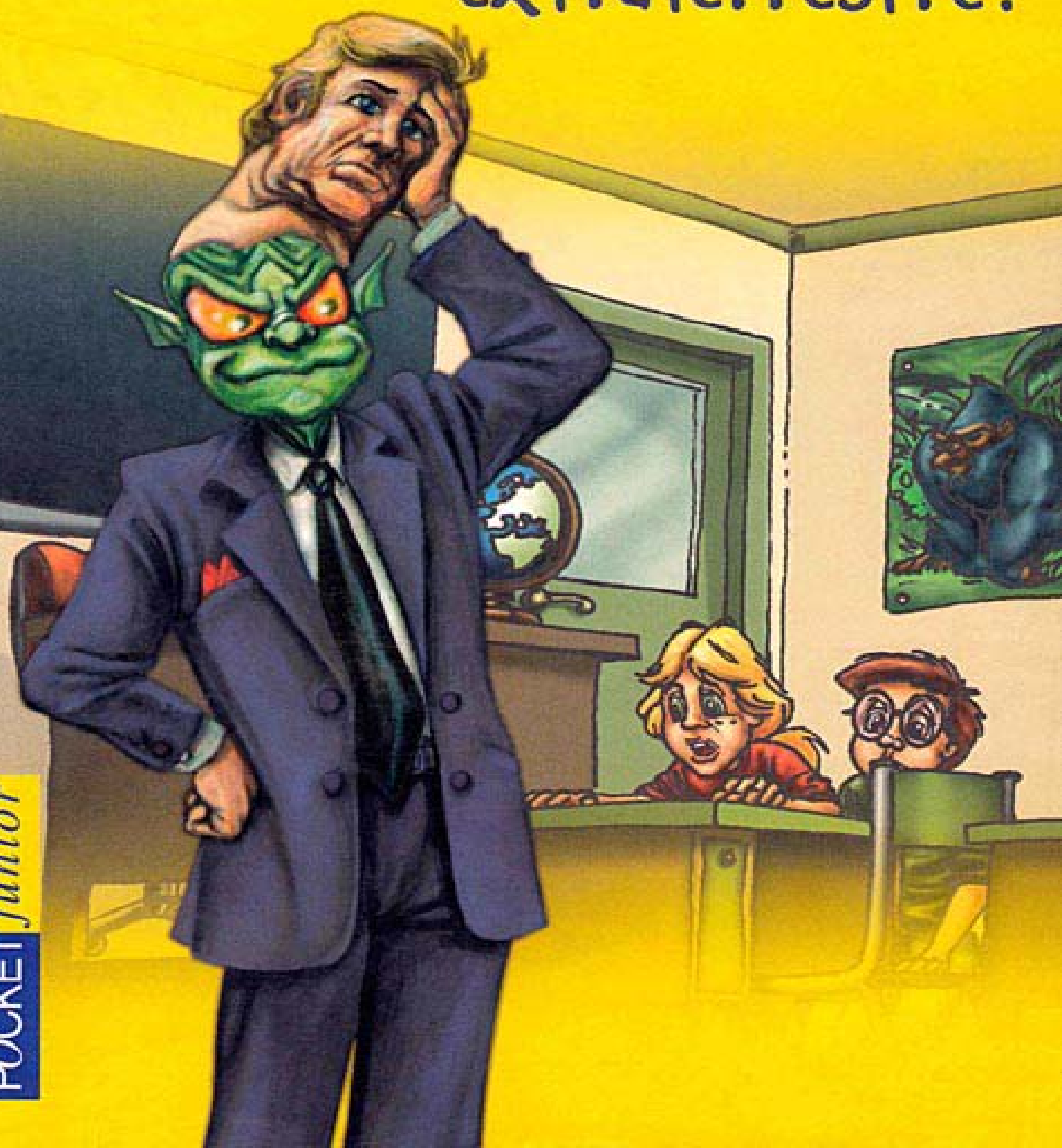


RIGOLO

Bruce Coville

Mon prof est un
extraterrestre !



L'auteur

Bruce Coville est américain. Il a grandi et vécu la majeure partie de sa vie dans le centre de New York. Il a exercé toutes sortes de métiers : directeur de publication d'un magazine, professeur, fabricant de jouets et même gardien de cimetière. Il consacre aujourd'hui tout son temps à son métier d'écrivain.

RIGOLO

Bruce Coville

Mon prof est un extraterrestre

*Traduit de l'américain par Jean-Baptiste Médina
Illustrations de Laurent Miny*



POCKET
Jeunesse

Titre original :
My Teacher is an Alien

© 1989, by General Licensing Company, Inc.
© 1989, Bruce Coville pour le texte.
© 1994, éditions Pocket Jeunesse,
pour la traduction française.
© 2001, éditions Pocket Jeunesse,
département d'Univers Poche,
pour la présente édition.

ISBN : 2-266-04121-5

Tu aimes sourire,
te bidonner, te boyauter,
te gondoler...
Alors, dévore les romans de la collection

RIGOLO

Ils sont pour toi !

Un professeur manque à l'appel

— Hé, banane ! brailla Duncan Dougal en arrachant le livre des mains de Peter Thompson. Pourquoi tu lis tout le temps ? On t'a pas appris à regarder la télé ?

Pauvre Peter ! Je sentais bien qu'il avait envie de reprendre son livre. Mais je savais aussi que s'il essayait, Duncan l'écraserait comme une mouche.

Je me demande parfois si la mère de Duncan ne l'a pas laissé tomber sur la tête quand il était bébé. Car il doit y avoir *quelque chose* qui le pousse à tourmenter les autres sans répit. Autrement, pourquoi s'en prendrait-il à un garçon comme Peter Thompson ? Peter ne ferait pas de mal à une mouche. Il a toujours le nez plongé dans un bouquin, et tout ce qu'il veut, c'est qu'on le laisse lire en paix.

Ce n'est pas beaucoup exiger, il me semble. Mais Duncan a l'air de considérer la passion de Peter pour la lecture comme une insulte personnelle.

Ce matin-là, nous étions de retour à l'école primaire de Kennituck Falls après les vacances de printemps. Nous n'avions pas encore pénétré dans l'établissement – et le comportement de Duncan Dougal annonçait déjà un nouveau trimestre de provocations et de pugilats.

Serrant l'étui de ma flûte contre ma poitrine, je vis le visage livide de Peter devenir tout rouge. Peter rougissait à la moindre occasion. Il était un peu trop grand et trop mince pour son âge, et portait des lunettes d'écaille. Je ne connaissais personne de plus astucieux que lui – adultes compris.

Le problème, c'est qu'il n'appliquait son intelligence qu'à ses lectures. En face d'un idiot comme Duncan, il ne savait

absolument pas comment réagir. Moi non plus, d'ailleurs. La seule fois où j'avais essayé de m'interposer entre Duncan et Peter, j'avais récolté un œil au beurre noir.

Duncan s'était écrié qu'il s'agissait d'un accident, bien sûr.

— Susan s'est brusquement jetée sur mon poing fermé, répétait-il à qui voulait l'entendre.

Moi, je savais qu'il avait fait exprès de me donner un coup de poing. La plupart des garçons ont pour principe de ne jamais frapper une fille, mais Duncan ne s'arrête pas à ce détail. C'était sa façon de me faire comprendre qu'il valait mieux me mêler de mes affaires.

Le souvenir de cet incident m'empêcha de prendre la défense de Peter. J'avais appris à être prudente.

Stacy Benoit se tenait à quelques mètres de là, le dos au mur. Elle semblait nerveuse. Stacy est l'élève modèle de notre classe, la fille qu'on nous cite toujours en exemple. Elle déteste la violence encore plus que moi.

Stacy commençait à se couler dans ma direction d'un air faussement dégagé quand Duncan donna un coup de pied dans une flaque d'eau boueuse, éclaboussant le jean de Peter.

— Arrête, Duncan, dit Peter.

— Arrête, Duncan, le singea Duncan d'une voix haut perchée.

Tous ceux qui le connaissaient pouvaient voir qu'il cherchait la bagarre. Mais Duncan considère généralement Peter comme du menu fretin, et je pensais qu'il n'allait peut-être pas insister. C'est pourquoi je ne pus m'empêcher de tressaillir quand, un instant plus tard, il laissa tomber le livre dans la flaque. Là, il allait trop loin. Même Duncan doit savoir qu'on ne fait pas ça à un garçon comme Peter.

— Ooooh ! dit-il d'un ton suave. Il m'a échappé !

J'entendis Stacy pousser un petit cri d'effroi tandis que Peter se ruait sur Duncan, tête baissée. Le choc les fit rouler à terre. Les coups se mirent à pleuvoir.

— Oh ! mon Dieu, j'ai horreur de ça ! me souffla Stacy.

Plusieurs élèves accoururent pour former un cercle autour des combattants. Certains poussaient des cris d'encouragement.

La bagarre ne durait que depuis quelques secondes quand un grand homme blond se fraya un chemin au milieu de notre attroupement. Sans un mot, il se pencha, saisit les adversaires par le col et les souleva au-dessus du sol.

— Ça suffit ! ordonna-t-il.

« *Ça alors, me dis-je, ce type est costaud.* »

Tels des pantins, les garçons gigotaient au bout de ses bras. Après les avoir maintenus un moment en l'air, il les laissa retomber sur leurs pieds.

— C'est Peter qui a commencé, marmonna Duncan.

Il est tellement stupide que lui-même devait croire ce qu'il disait.

— C'est faux, protesta Peter en s'essuyant la bouche du revers de la main.

Je vis que cette main tremblait. Mais le grand homme blond ne semblait guère se soucier de savoir qui avait commencé.

— Je ne veux pas de ça, reprit-il. C'est compris ?

— Oui, monsieur, murmura Peter.

— C'est compris ? répéta l'inconnu en regardant Duncan bien en face.

— Ouais, répondit Duncan. Ça va, message reçu.

— Parfait.

Là-dessus, l'homme tourna les talons et disparut à l'intérieur de l'école. Pendant qu'il s'éloignait, Duncan lui fit une grimace dans le dos. Puis il partit chercher querelle à quelqu'un d'autre.

— Qui était ce type ? me demanda Peter en reprenant le livre dégoulinant que je lui tendais.

— Je n'en sais rien, dis-je. Je ne l'ai jamais vu. C'est sans doute un nouveau suppléant. Viens, entrons dans l'école.

Peter et moi, nous étions généralement les premiers à nous rendre en classe – suivis de près par nos camarades, il est vrai. Personne n'aimait être en retard parce que notre professeur, Mme Schwartz, était une personne merveilleuse. Ce que j'appréciais particulièrement chez elle, c'est qu'elle montait chaque année une pièce de théâtre avec ses élèves de CM2. Je voulais être actrice plus tard ; et, jusqu'ici, je n'avais pas encore eu l'occasion de découvrir ce qu'on ressent sur une scène. La

pièce que nous allions monter avec Mme Schwartz était à mes yeux un projet grandiose. Les répétitions devaient commencer sous peu – sitôt après les vacances de printemps.

Malheureusement, quand nous pénétrâmes dans la salle de classe, il n'y avait pas de Mme Schwartz en vue. Le grand blond se tenait derrière son bureau, bavardant avec un bonhomme court sur pattes, à la face rougeaude et au crâne dégarni – notre directeur, M. Bleekman.

Où donc était Mme Schwartz ?

Peter et moi nous dirigeâmes vers nos pupitres. Je n'étais pas heureuse. J'avais un étrange pressentiment.

— Le suppléant est plutôt beau gosse, chuchota Stacy derrière mon dos.

— Si on veut, je suppose, dis-je à contrecœur. À ton avis, où est passée Mme Schwartz ?

Stacy haussa les épaules.

— Elle est peut-être malade. À moins que son avion n'ait pas réussi à décoller. Ce sont des choses qui arrivent.

J'acquiesçai en silence. Tout était possible. Mais je n'avais pas très envie de voir quelqu'un prendre la place de Mme Schwartz. Je me sentais capable de le supporter un jour ou deux, pas davantage.

Les autres élèves nous avaient rejoints. Étant donné la présence du directeur de l'école, chacun observait le silence. La cloche sonna, nous nous installâmes.

— Bonjour, mes enfants, dit M. Bleekman. J'aimerais vous présenter M. John Smith. M. Smith sera votre instituteur pour le restant de l'année.

Le restant de l'année ? Je n'en croyais pas mes oreilles.

— *Qu'est-il arrivé à Mme Schwartz ?*

Sans le vouloir, j'avais posé la question à voix haute.

La lettre fatale

M. Bleekman me fusilla du regard.

— Susan ! Si vous avez quelque chose à dire, commencez donc par lever la main.

« *Allez vous faire cuire un œuf* », pensai-je, mais comme il n'y avait aucune raison d'envenimer les choses, j'obéis docilement. M. Bleekman m'ayant fait signe de parler, j'articulai avec la plus grande politesse possible :

— Qu'est-il arrivé à Mme Schwartz ?

— Il s'agit d'une affaire privée, répondit M. Bleekman.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle attendait un bébé ? Elle avait contracté quelque terrible maladie ? On l'avait mise à la porte ? Quelle que fût la raison, pourquoi ne nous avait-elle pas avertis ? Pourquoi était-elle partie sans nous dire au revoir ?

Je ne pris pas le temps de réfléchir davantage. Je me levai et déclarai :

— Je veux savoir où elle est !

M. Bleekman m'examina d'un air surpris. Ses joues étaient devenues encore plus rouges.

— Connaissez-vous le sens du mot *privé*, mademoiselle Simmons ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, murmurai-je en me rasseyant piteusement.



Pendant que je m'efforçais de maîtriser ma déconvenue, M. Bleekman se répandit en recommandations sur ce que devait être notre comportement envers notre nouveau professeur. Puis il quitta la pièce, nous abandonnant à M. Smith.

En regardant M. Bleekman s'éloigner, je me demandai s'il n'avait pas secrètement renvoyé Mme Schwartz. Je l'avais toujours soupçonné de la détester – en partie parce qu'elle n'aimait pas faire les choses « selon le règlement ». Un jour, en retournant chercher un devoir oublié dans la salle de classe, je les avais entendus se quereller à ce propos.

— Madame Schwartz, je souhaiterais vous voir témoigner un peu plus de respect pour nos traditions scolaires, disait M. Bleekman au moment où j'entrai dans la pièce.

Cette remarque eut le don de mettre Mme Schwartz hors d'elle.

— Mais vous êtes aveugle ? s'écria-t-elle, furieuse. Vous ne voyez donc pas que mes élèves sont heureux de venir en classe et de s'instruire ?

En proie à une vive agitation, elle empoigna à pleines mains son abondante chevelure frisée, faisant jaillir des cascades de bouclettes noires entre ses doigts.

— Écoutez-moi, Horace. Mes élèves joueront cette pièce quoi qu'il arrive. Et je vous garantis qu'ils apprendront plus de choses en six semaines de répétitions qu'en six mois de devoirs assommants et d'interrogations écrites !

Je me demandais maintenant si la venue de ce M. Smith signifiait que notre pièce était annulée. Inquiète, je levai de nouveau la main.

— Oui, mademoiselle Simmons ?

Mademoiselle Simmons, encore. Serions-nous obligés de conserver ces rapports cérémonieux jusqu'à la fin de l'année scolaire ?

— Est-ce que notre pièce de théâtre tient toujours ?

M. Smith haussa un de ses sourcils blonds.

— Une pièce de théâtre ? Il n'en est pas question ! Nous sommes ici pour travailler.

Je me tassai sur mon siège. La joyeuse perspective des répétitions venait de s'évanouir. Autour de moi, j'entendis les autres élèves murmurer des protestations. M. Smith asséna un coup de règle sur son bureau.

— M. Bleekman m'a engagé pour remettre un peu d'ordre dans cette classe ! Je constate que ce qu'il m'a dit de vous était exact. Un peu de discipline vous fera le plus grand bien.

Peut-être avait-il à moitié raison. Sans être indisciplinée, notre classe ne tenait pas souvent compte des exigences d'un M. Bleekman. La plupart d'entre nous avaient déjà vécu six années scolaires sous la férule de professeurs qui obéissaient comme des moutons aux consignes rigoureuses imposées par leur directeur. Ce n'était certes pas le cas de Mme Schwartz, et nous lui en étions reconnaissants. L'atmosphère détendue qui régnait dans sa classe nous convenait parfaitement. Nous nous y amusions franchement ; mais nous *apprenions* aussi beaucoup plus de choses que les années précédentes.

Mon père affirmait que Mme Schwartz possédait un don unique – celui de nous instruire en nous divertissant. Il est vrai qu'avec elle, tout devenait intéressant.

Prenez par exemple le jour de la rentrée scolaire. Ce jour-là, Mme Schwartz commença par attirer notre attention sur le livre d'explications de textes de la classe de CM2, un ouvrage rébarbatif intitulé *Littérature et poésie classiques*.

— Ceci, nous dit-elle, n'est pas un bon livre.

Elle le tenait entre deux doigts d'un petit air dégoûté, comme s'il s'agissait d'un mouchoir sale. Après l'avoir laissé tomber au fond d'un tiroir, elle ajouta :

— J'en connais un meilleur. En fait, j'en connais des centaines.

Elle se baissa derrière son bureau, et traîna sur l'estrade une énorme caisse contenant des piles de romans parmi lesquels elle nous invita à faire notre choix.

Nous passâmes notre premier trimestre à lire de *vrais* livres. Parfois, nous lisions tous le même ; parfois, chacun lisait un livre différent. Mme Schwartz organisait ensuite des discussions au cours desquelles nous parlions de l'intrigue et des personnages. Les débats étaient fort animés. Ceux d'entre nous

qui n'avaient jamais aimé lire commençaient à s'y mettre de bon cœur.

Malheureusement, M. Smith ne croyait sans doute pas à ce genre d'expérience. Sa première initiative, ce matin-là, fut de nous distribuer à chacun un exemplaire de *Littérature et poésie classiques*.

Mme Schwartz avait coutume de nous faire la lecture à voix haute, souvent deux fois par jour. Elle nous avait ainsi tenus en haleine avec *L'île au trésor*, ou fait rire aux larmes avec *Trois hommes dans un bateau*. Quand l'un de nous demanda à M. Smith s'il allait nous lire quelque chose, ce dernier lui jeta un drôle de regard et déclara que c'était là « une perte de temps ».

Bref, vous avez saisi le tableau. Pendant les semaines qui suivirent, M. Smith se montra en tout point fidèle à ses intentions. Il nous imposa une discipline d'enfer. Mais vous savez à quel point la discipline peut être ennuyeuse. La classe ne nous offrait plus de surprises. Nous avons pratiquement cessé de rire à l'école.

Même la cour de récréation devint sinistre. Certes, M. Smith réussit à empêcher Duncan Dougal de rosser les autres garçons. Mais il piqua presque une crise de nerfs quand il surprit l'un de nous faisant marcher un petit poste de radio. Désormais, radios et lecteurs de cassettes furent bannis de l'école. Nous découvrîmes que M. Smith ne se contentait pas de détester le rock ; il haïssait toutes les musiques. Chaque fois que je demandais la permission de quitter la classe pour aller à ma leçon de flûte, il me regardait partir en frémissant visiblement de dégoût.

Au bout de trois semaines de ce régime, j'eus l'idée d'en toucher un mot à mon professeur de musique, M. Rataplan Bamwick. (Il s'appelle Milton, en réalité, mais on le surnomme Rataplan à cause de son penchant pour les marches militaires tonitruantes.)

M. Bamwick poussa un soupir.

— Susan, tâchez d'être compréhensive. Tout le monde n'a pas la même sensibilité artistique.

Je compris que je n'en tirerais rien de plus. Les professeurs sont toujours solidaires.

Quand je réintégrai la classe ce jour-là, c'était l'heure de notre interrogation écrite de mathématiques. Je terminai la mienne rapidement. Encore irritée par la réaction de M. Smith quant à mes leçons de flûte, je décidai de faire passer un message à Stacy pour lui en parler. J'écrivis : « M. Smith est une horrible punaise. » Cette entrée en matière me fit du bien. « Il a démoli cette classe, poursuivis-je. Notre année scolaire est fichue. Cet homme est un philistin de la pire espèce. »

Philistin était un mot que je venais d'apprendre de mon père. Cela désigne quelqu'un qui n'est pas capable d'apprécier l'art et la beauté. Je trouvais ce mot séduisant, et je l'utilisais chaque fois que je le pouvais.

Encore quelques phrases, et je me sentis vraiment remontée. Mon message était devenu un long discours, une lettre féroce. Pour conclure, je dessinaï un M. Smith plus grand et plus maigre que nature, qui se bouchait les oreilles pendant que je jouais de la flûte.

Cette caricature peu flatteuse ne fit qu'ajouter à ma bonne humeur. Je glissai la lettre sous mon interrogation écrite, attendant le moment favorable pour la transmettre à Stacy. J'imaginais déjà sa réaction. Mon dessin la ferait tellement rire qu'elle en tomberait de sa chaise.

Malheureusement, j'étais encore en train de rêvasser quand M. Smith commença à relever les copies. Il arriva devant moi sans crier gare. Horrifiée, je le vis saisir mon interrogation écrite – et ma lettre avec.

Tandis qu'il retournait à son bureau, une vague de terreur me submergea.

Je fermai les yeux, la gorge serrée.

Décidément, je n'avais pas de chance !

Un vacarme inhumain

Toute la journée durant, je ne pus penser qu'à une chose : comment récupérer cette lettre ?

À la récréation, je racontai à Stacy ce qui venait de m'arriver.

— Qu'est-ce que je vais faire ? balbutiai-je.

— Je n'en sais rien, me dit-elle, mais il vaut mieux que tu fasses quelque chose, et vite. Parce que s'il y a mon nom sur la lettre, M. Smith me tombera dessus également.

— Avec un peu de chance, il ne la verra peut-être pas.

Stacy émit un ricanement.

— Tu plaisantes ? Il vérifie tous nos devoirs à la loupe.

Stacy avait raison, comme toujours. M. Smith nous rendait nos devoirs avec des tas de cercles rouges autour des erreurs que nous avions commises, plus une note en haut de la page. Il n'y ajoutait pas le moindre commentaire. C'était peut-être acceptable pour les devoirs de mathématiques ; mais en ce qui concernait les rédactions, ça m'énervait prodigieusement.

Mme Schwartz inscrivait dans la marge de nos rédactions diverses remarques montrant qu'elle était sensible à nos efforts et à nos idées. M. Smith se contentait, lui, de les traiter comme des dictées, entourant soigneusement de rouge chaque faute d'orthographe, chaque erreur de ponctuation. À en juger par l'usage massif qu'il en faisait, il devait acheter les feutres rouges au kilo. Mais quel est l'intérêt d'écrire quelque chose, je vous le demande, si c'est là toute la réaction que vous en tirez ?

En fin de compte, je décidai de retourner en classe pendant que M. Smith était encore dehors, à surveiller la cour de récréation, et de tenter de récupérer ma lettre sans être vue. Mais il me fallait une excuse pour pénétrer à l'intérieur du bâtiment. Et si je faisais semblant d'être malade ?

— À tout à l'heure, dis-je à Stacy.

Puis, étreignant mon estomac et grimaçant de douleur, je me dirigeai vers M. Smith d'une démarche titubante d'ivrogne. Plus tard, je devais me rappeler qu'il était en train de regarder le soleil en face. Mais, sur le moment, j'étais trop préoccupée pour me rendre compte que la lumière, qui aurait dû l'aveugler, ne lui faisait même pas cligner les yeux. Je me mis à gémir.

— Ooooooh... Aïe !

M. Smith baissa la tête.

— Ça ne va pas, mademoiselle Simmons ?

— Je ne me sens pas très bien. Je voudrais aller à l'infirmerie.

M. Smith hésita, puis consulta sa montre.

— De toute façon, il est temps de retourner en classe, dit-il. Allez vous mettre en rang avec les autres. Vous irez voir l'infirmière, Mme Glacka, dès que nous serons rentrés.

C'était fichu. Je ne pouvais pas chercher ma lettre parmi les interrogations écrites en présence de tous les élèves – et de M. Smith.

— Bien, monsieur, dis-je d'une voix éteinte.

Et je poussai un autre gémissement à fendre l'âme, histoire de lui donner mauvaise conscience. Je regrettais de ne pas avoir vraiment mal au cœur. J'aurais vomi sur ses chaussures avec plaisir.

Naturellement, une fois en classe, je demandai la permission de me rendre à l'infirmerie. Mme Glacka m'ordonna de m'étendre. Cela ne me surprit guère. C'est sa façon de soigner toutes les maladies. Je m'étendis donc, les yeux au plafond, et de plus en plus inquiète.

À force de réfléchir, l'idée me vint de suivre M. Smith jusqu'à chez lui, après la classe. Peut-être trouverais-je alors un moyen de mettre la main sur la lettre avant qu'il ne soit trop tard. Je n'avais aucun plan précis. J'étais seulement désespérée.

Je ne savais même pas où habitait M. Smith. Mais ce ne devait pas être bien loin, étant donné qu'il venait toujours à l'école à pied. Aussi, lorsque sonna la dernière cloche, je me mis à traîner dans la cour en espérant le voir sortir du bâtiment.

J'étais tellement absorbée par ma tâche que je sautai en l'air quand Peter, arrivant derrière moi, me demanda :

— Hé, Susan ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Ça ne te regarde pas ! m'écriai-je. Fiche-moi la paix !

Peter parut interloqué. Une expression chagrinée passa sur son visage. Je me rendis compte que ma réaction lui avait fait de la peine, et j'en fus toute contrite.

— Excuse-moi, Peter, dis-je plus gentiment. J'ai besoin d'être seule.

— D'accord, d'accord. Je n'insiste pas.

Peter s'éloigna, son livre sous le bras, feignant de siffloter avec désinvolture. C'était une vision touchante. Je songeai tout à coup qu'il me considérait probablement comme sa seule amie.

Cela m'attrista. J'avais moi-même des tas d'amis, et l'idée d'y inclure Peter ne m'avait pas effleurée jusqu'ici. Pourtant, je l'aimais bien.

Je cessai brusquement de penser à lui en voyant M. Smith surgir de l'école. J'attendis une minute ou deux, puis je me mis à le suivre. Je m'efforçais de maintenir une certaine distance entre nous. Chaque fois que je le pouvais, je disparaissais derrière un arbre ou un buisson. Je devais avoir l'air plutôt bizarre, mais personne ne parut remarquer mon manège.

La demeure de M. Smith était plus éloignée que je ne l'avais pensé. Il habitait à la sortie de la ville, dans une vieille maison blanche aux volets noirs, située à l'écart de la rue. L'entrée de la maison donnait sur une pelouse en piteux état, et le tout était entouré d'une haie touffue.

Je m'arrêtai près de cette haie, ne sachant plus que faire. Qu'avais-je espéré accomplir en suivant ainsi M. Smith ? Je me sentais stupide.

Mais la chance me souriait. À travers la verdure, je vis M. Smith déposer son cartable sous le porche de la maison, et disparaître à l'intérieur. Comme il faisait chaud, j'imaginai qu'il était allé chercher quelque chose à boire, et qu'il allait revenir s'installer sur la pelouse pour corriger nos devoirs.

C'était l'occasion ou jamais. Je me faufilai tant bien que mal au travers de la haie, et courus jusque sous le porche. Au moment où je m'apprêtais à ouvrir le cartable, j'entendis un

étrange vacarme – comme une plainte stridente ponctuée de grincements métalliques. On aurait dit que quelqu'un essayait de broyer un chat dans un mixer.

Mon sang se glaça dans mes veines. Que se passait-il dans cette maison ? Quelqu'un venait-il d'attaquer M. Smith ? Je ne l'aimais pas beaucoup, mais je ne voulais pas pour autant qu'on lui fasse du mal.

Fallait-il que j'aie chercher de l'aide ? Auprès de qui ? Et qu'est-ce que je pourrais bien raconter ? Que j'avais entendu un bruit pour le moins curieux ? On me prendrait pour une idiote. D'ailleurs, personne n'appelait au secours.

Après tout, M. Smith était peut-être réellement en train de transformer un chat en terrine du chef, ou de se livrer à quelque autre abomination du même genre.

Auquel cas il ne méritait certainement pas d'enseigner dans notre classe.

Je résolus d'en avoir le cœur net.

Broxholm

La porte n'était pas fermée à clé. Je tournai doucement la poignée et poussai. Le battant s'ouvrit sans bruit. Après une seconde d'hésitation, j'entrai dans la maison.

Je me trouvais dans une entrée spacieuse. À ma gauche, il y avait un salon entièrement vide aux fenêtres masquées par des rideaux épais. Les murs et le plancher étaient nus.

L'horrible bruit retentit de nouveau au-dessus de ma tête et me fit frissonner. Retenant ma respiration, je m'engageai sur la pointe des pieds dans l'escalier menant à l'étage. Heureusement, je portais des chaussures de tennis.

À mi-chemin de l'escalier, je m'arrêtai. « *Qu'est-ce que tu fais là ?* me dis-je. *Tu devrais sortir d'ici pendant qu'il en est encore temps.* »

Vous aurez du mal à me croire, mais ce qui m'empêchait de quitter les lieux, c'était la pensée que M. Smith courait peut-être un réel danger.

Je repris mon ascension. Le bruit cessa. Était-ce bien fini ? M. Smith n'allait-il pas tout à coup descendre l'escalier et me surprendre au beau milieu des marches ? Je m'apprêtais à tourner les talons quand une autre série de geignements et de crisements aigus me cloua sur place.

J'avais toujours *envie* de m'enfuir en courant, mais quelque chose me retenait – la crainte de découvrir dans le journal, le lendemain, qu'un terrible accident était arrivé à M. Smith. Un accident que j'aurais pu lui éviter. Je n'avais donc pas le choix.

Je montai encore une marche, puis une autre. Je m'accrochais à la rampe comme à une planche de salut. Mon estomac se nouait un peu plus à chaque pas.

En arrivant près du palier, je m'aplatis sur les dernières marches. J'avais lu quelque part que pour observer un terrain quelconque sans être vu, il faut s'en approcher en rampant. Si mes yeux avaient pu se détacher de moi et aller de l'avant, je serais bien restée à ma place.

Le couloir du haut était aussi vide que le salon : pas de tableaux aux murs, pas de tapis sur le plancher. Au bout de ce couloir, par une porte ouverte, j'aperçus une petite salle de bains bleue.

Plus près de moi, sur ma droite, une autre porte était ouverte. L'affreux tapage semblait provenir de là.

Toujours à plat ventre, je progressai lentement le long du mur en direction de cette porte.

Les sons faisaient penser à quelque bête fauve qui aurait lacéré un tableau noir de ses griffes, tout en poussant de lugubres gémissements. Qu'est-ce qui pouvait produire une telle cacophonie ?

Quand je parvins enfin près de l'encadrement de la porte, je dus rassembler tout mon courage pour jeter un coup d'œil dans la pièce. Je vis M. Smith assis devant une petite coiffeuse, en train de se regarder dans un miroir. Stacy avait raison. Il était plutôt beau garçon. Il avait un visage sans défaut, la mâchoire carrée, le nez droit, des pommettes hautes et bien dessinées.

Mais ce visage n'était pas vraiment le sien. Tandis que je l'observais, M. Smith porta soudain les mains à ses oreilles et se mit à tirer dessus. La peau se tendit, céda, se décolla peu à peu.

Un cri d'horreur m'échappa. Fort heureusement, il fut noyé dans le vacarme assourdissant qui envahissait la pièce. Mon cerveau m'ordonna de prendre mes jambes à mon cou, mais j'étais désormais trop terrifiée pour bouger.

Je tremblais de la tête aux pieds. Le visage que M. Smith découvrait lentement devant moi n'avait rien d'humain. Il ne pouvait appartenir à une créature née sur cette terre ! Sa peau grenue avait la couleur des citrons verts. D'énormes yeux orange s'écartaient obliquement de son appendice nasal, évoquant des ailes de papillon. Une série de crevasses descendaient de ces yeux à une bouche sans lèvres.

Bientôt, le beau masque de « M. Smith » reposa sur la coiffeuse. La créature qu'il avait dissimulée jusqu'alors commença à se masser le visage – son vrai visage. « Ahhh ! soupira-t-elle. Quel soulagement ! » Elle s'adressa un sourire dans le miroir, découvrant deux rangées de dents rougeâtres.

Je remarquai que le fracas grinçant provenait de deux haut-parleurs aplatis, de forme rectangulaire. Ils étaient fichés dans le mur au-dessus de la coiffeuse – dont le plateau ressemblait à un complexe tableau de bord, muni de cadrans et de manettes. Soudain, M. Smith se mit à « chantonner » en accord avec les sons, comme si ces derniers l'inspiraient, et je compris que ce bruit insupportable était de la musique ! Ou, du moins, ce qui devait passer pour de la musique là où mon professeur extraterrestre avait vu le jour.

Je faisais appel à toute ma volonté pour battre en retraite quand l'extraterrestre arrêta la musique et abaissa un interrupteur sur son tableau de bord. Une lueur sourde apparut dans le miroir, et l'image de l'ex-M. Smith céda la place à celle d'un autre extraterrestre, tout aussi laid. Derrière lui, je pouvais voir une vaste salle peuplée d'extraterrestres qui allaient et venaient. Apparemment, il devait s'agir d'un vaisseau spatial.

Le personnage dans le miroir déclara quelque chose qui ressemblait à : « Ign rrzznyx iggn gnrrr. » Il parlait d'une voix gutturale et cassée, mi-chuintement, mi-grincement.

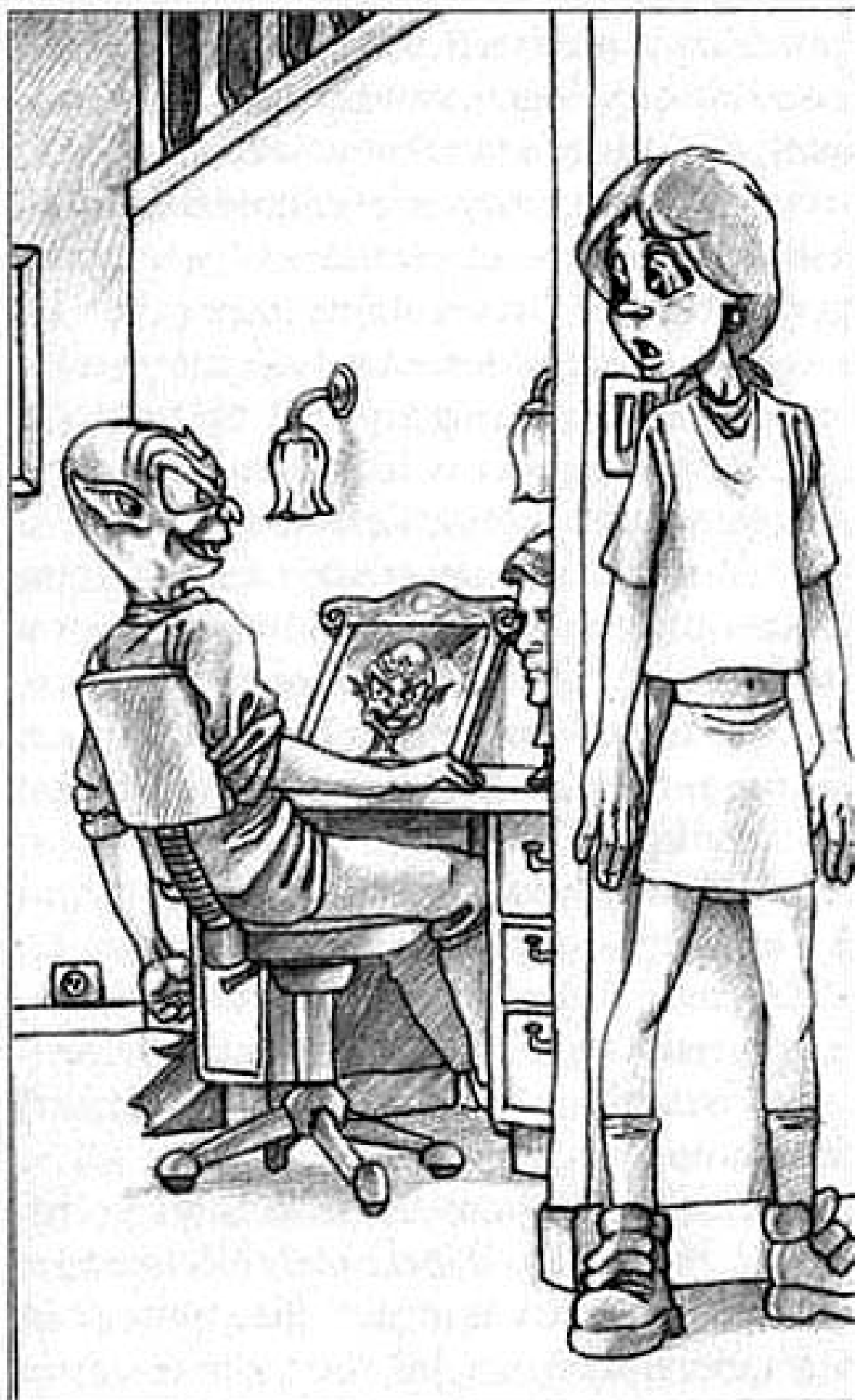
— Broxholm au rapport, dit M. Smith.

Le personnage dans le miroir émit quelques grincements supplémentaires.

— C'est bon d'entendre de nouveau notre langue maternelle, soupira M. Smith – ou Broxholm. Il me tarde de retourner au vaisseau spatial et de me faire enlever cet implant qui me permet de parler le langage barbare des Terriens.

« Hé, doucement ! pensai-je. Quelle langue oses-tu qualifier de barbare ? »

Mais mon indignation fut de courte durée, car j'entendis quelque chose d'autre – quelque chose qui me fit courir un frisson glacial dans le dos.



— Les tests se poursuivent comme prévu, déclara Broxholm. J'aurai bientôt choisi les élèves que je veux ramener chez nous pour mes expériences.

Les élèves qu'il voulait ramener chez lui ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mon professeur était un extraterrestre venu sur Terre pour enlever des enfants et les emmener dans l'espace !

À qui me confier ?

La créature dans le miroir-écran sourit – enfin, je pense. Difficile de le savoir, avec une tête pareille. Disons qu'elle montra toutes ses dents. Puis elle se lança dans un long discours, dans cet affreux langage. J'avais l'impression d'entendre meuler du métal.

Je ne sais pas ce qu'elle raconta. Mais cela fit rire Broxholm-Smith. Du moins, je suppose qu'il riait, car il secouait les épaules. Le son me retourna l'estomac.

Quand il cessa de rire, Broxholm fit de nouveau jouer l'interrupteur sur son tableau de bord, et l'image de l'autre extraterrestre s'évanouit.

Il était grand temps que je m'en aille ! Je rejoignis l'escalier en rampant à reculons, puis je me relevai et descendis les marches aussi vite et aussi discrètement que possible. Une fois dehors, je me détendis un peu.

Un court instant, je me demandai si je n'allais pas tenter de reprendre ma lettre. Mais j'entendis du bruit dans la maison, et cela m'ôta toute envie de m'attarder. De toute façon, après ce que je venais de découvrir, les ennuis que pouvait m'attirer cette lettre n'avaient plus d'importance. Je franchis la haie, et je courus jusque chez moi sans m'arrêter une seconde.

En chemin, je priais le Ciel pour que Broxholm ne m'ait pas vue.

Vous est-il déjà arrivé de ne réagir qu'après coup à un événement qui vous bouleverse ? Par exemple, vous manquez de vous faire écraser par un camion en rentrant de l'école, et vous ne vous mettez à trembler qu'au moment de passer à table. Ce fut le cas pour moi ce soir-là. Quand je parvins devant chez moi, mes genoux faillirent me lâcher.

Je montai péniblement dans ma chambre, me frayai un chemin au milieu du désordre et m'effondrai sur mon lit. Je restai ainsi jusqu'au souper, immobile, anéantie. Que fallait-il que je fasse ?

Que feriez-vous si vous découvriez que votre professeur est un extraterrestre ? Vous en parleriez au directeur ? À vos parents ? Réfléchissez à la question une minute. Imaginez la conversation.

Sacré problème, n'est-ce pas ?

La seule personne qui pourrait me croire était ce rêveur de Peter Thompson. Je résolus de lui dire ce que j'avais vu. Si je n'arrivais pas à le convaincre, je n'aurais pas la moindre chance de convaincre qui que ce soit.

Je devais avoir un drôle d'air quand je descendis à l'heure du dîner, car ma mère me demanda à trois reprises si quelque chose me tracassait. Il est vrai qu'elle a tendance à s'affoler pour un rien. J'essaie de ne jamais éternuer devant elle, car elle dirait que j'ai attrapé une pneumonie et me mettrait au lit pour une semaine. J'exagère à peine. Elle et mon père sont toujours en train de se chamailler à propos du degré de liberté qu'ils devraient m'accorder.

— Voyons, Margaret, dit mon père, elle est en CM2, maintenant. Tu ne peux plus la traiter comme un bébé.

— Oh ! Edward, répond ma mère. Tu la laisses faire tout ce qu'elle veut, comme si c'était un garçon.

Ma mère tient parfois des raisonnements incroyables.

Quoi qu'il en soit, à table ce soir-là, ma mère remarqua ma pâleur et me palpa le front. Le fait que je n'avais pas de fièvre, apparemment, sembla la décevoir. Au moins, elle aurait su quoi faire.

— Tu t'inquiètes toujours à cause de Mme Schwartz, Susan ? me demanda-t-elle en posant devant moi une platée d'épinards.

Pour le moment, je m'inquiétais surtout à cause des épinards. Mme Schwartz ne venait qu'en second. Je hochai faiblement la tête.

— Eh bien, je peux t'affirmer que son départ n'a pas été provoqué par M. Bleekman, déclara ma mère. En fait, il n'est pas très content que Mme Schwartz ne l'ait pas prévenu plus tôt.

Je l'ai su par Helen, sa secrétaire. Elle m'a confié que Mme Schwartz n'avait même pas eu la courtoisie de dire en face à M. Bleekman qu'elle quittait l'école. Il a reçu sa lettre de démission le premier jour des vacances de printemps. Cela ne lui laissait qu'une semaine pour lui trouver un remplaçant. C'est une chance pour lui que ce séduisant M. Smith se soit présenté au bon moment.

— M. Smith est une catastrophe pour notre classe, marmonnai-je.

— Oh ! ne sois pas si théâtrale, Susan, dit Maman.

Que voulait-elle que je sois : athlétique ? Tout le monde sait que j'ai l'intention de devenir actrice plus tard. En outre, son « séduisant M. Smith » s'apprêtait à kidnapper quelques-uns de mes camarades de classe pour les emmener dans l'espace. La fourchette me tomba soudain des mains. Qui me disait que je ne figurais pas sur la liste ? En fait, s'il lisait ma lettre, j'avais des chances de devenir sa cible numéro un.

Impossible d'avaler. Je mourais d'envie de révéler la situation à mes parents, mais je savais qu'ils ne me croiraient guère.

Ce soir-là, j'appelai Peter au téléphone sans réussir à le joindre. « Dépêche-toi, Peter, priais-je silencieusement. Où es-tu ? j'ai besoin de toi. »

Je laissai sonner au moins quinze fois.

Pas de réponse.

J'essayai de nouveau une heure plus tard.

Pas de réponse.

Je dormis mal. J'étais nerveuse comme une puce.

Ce fut pire encore à l'école, le lendemain matin. J'étais à peu près certaine que Broxholm ignorait mon intrusion chez lui la veille. Mais comment être sûre qu'il ne disposait pas d'un sixième sens d'extraterrestre qui l'avait renseigné sur mon passage ? Ou que son étrange appendice nasal n'allait pas me reconnaître, maintenant, à mon odeur ? J'observai à la dérobée son nez d'humain. Il ne semblait pas flairer quoi que ce soit. Mais cela ne voulait rien dire. Peut-être que, sous son masque, son *vrai* nez venait de me repérer et le lui faisait savoir. *La voilà, c'est elle. Celle qui a pénétré chez toi hier soir.*

Je m'installai à ma place. J'étais si tendue que je me sentais sur le point d'exploser. J'avais envie de faire passer un message à Peter pour lui demander de me rejoindre pendant la récréation. Mais j'abandonnai cette idée : mon message précédent m'avait déjà récolté suffisamment d'ennuis.

M. Smith promena son regard sur la classe et l'arrêta sur moi. Il me fit signe d'approcher de son bureau.

J'obéis comme un automate.

— Je crois que vous avez perdu quelque chose hier, me dit-il.
Et il me tendit ma lettre.

Peter entre dans le « jeu »

Après avoir regagné ma place, je regardai fixement la lettre. Que devais-je comprendre ? Broxholm se moquait-il de moi ?

L'idée m'effleura qu'il voulait faire preuve d'indulgence, me montrer qu'il classait gentiment l'affaire. Mais je l'écartai bien vite. Un brave type ne kidnappe pas des élèves de CM2 pour les emmener dans l'espace. Il était plus probable qu'il venait de me donner un avertissement silencieux. « *Je t'ai repérée, ma petite. Reste en dehors de mes affaires.* »

J'étais si préoccupée que je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail. Je n'arrêtais pas d'observer le visage de Broxholm et de me demander comment son masque tenait en place.

Mon imagination échafauda une scène terrifiante. Je me vis saisir les oreilles de Broxholm et tirer dessus pour le démasquer. Mais la peau ne voulait pas venir. Je tirai plus fort. Son visage se mit alors à se déformer entre mes mains. Il s'allongeait, se dilatait, prenait des proportions grotesques.

Tout cela était ridicule. « *Assez !* » me dis-je.

Mais la vision ne cessait de me hanter.

J'avais l'impression de vivre un cauchemar. Seulement, je savais bien que je ne rêvais pas. Mon professeur était un extraterrestre !

Il me tardait d'en parler à Peter.

À la récréation, je dus me maîtriser pour ne pas me précipiter comme une folle jusqu'à l'endroit où Peter s'installe généralement pour lire. Je le trouvai à sa place habituelle, assis par terre, jambes croisées, le dos au mur. Il lisait un ouvrage intitulé *À travers la galaxie*. Je m'assis dans l'herbe, près de lui.

Il fit comme s'il ne me voyait pas. Peut-être était-ce le cas, d'ailleurs. Quand Peter est plongé dans un livre, il faudrait une bombe pour attirer son attention.

J'étais navrée de le déranger. Peter me semble toujours un peu triste. Il a du mal à s'intégrer à la classe, et il le sait. C'est sans doute pour ça qu'il lit tout le temps – même en classe, en cachette. La lecture est son refuge. Il adore en particulier les ouvrages de science-fiction. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir des résultats scolaires brillants. Chaque fois que le professeur nous pose une question, on peut être sûr que Peter connaît la réponse. Je crois que si j'étais professeur, je le laisserais lire en paix une fois pour toutes.

— Alors, comment ça va ? dis-je.

Quelle stupide entrée en matière ! Je suis heureuse d'être une fille, parce que, plus tard, ce seront les garçons qui devront se creuser la tête pour trouver quelque chose d'intelligent à dire quand ils voudront m'aborder. Je leur abandonne volontiers ce privilège !

Peter leva le nez de son livre et me regarda comme si j'étais une apparition. Il cligna les yeux à deux reprises, et je me rendis compte qu'il faisait un effort pour revenir sur terre. J'étais de plus en plus gênée de troubler sa quiétude. J'hésitai un moment, me demandant comment j'allais m'y prendre pour lui parler. Finalement, je lançai :

— Peter, j'ai besoin de ton aide.

Il parut surpris.

— Pour quoi faire ?

— D'abord, promets-moi que tu ne vas pas te mettre à rire, dis-je.

Peter haussa les épaules.

— Bien sûr. C'est promis.

— Alors, écoute. Je sais que tu auras du mal à me croire, mais j'ai découvert quelque chose de terrible. M. Smith est un extraterrestre. En fait, il s'appelle Broxholm. Il a l'intention de kidnapper une poignée d'enfants pour les emmener dans l'espace.

Je retins ma respiration. Je pensais que Peter allait éclater de rire, ou m'envoyer promener, ou encore – ce que je redoutais

par-dessus tout – crier à tout le monde que j'étais devenue folle. À mon étonnement, il ne fit rien de tout cela. Il avait l'air au bord des larmes, tout à coup.

— Qu'est-ce que tu as ? m'inquiétai-je.

— Tu devrais le savoir.

Il renifla, et s'essuya le nez du revers de la main. J'étais abasourdie.

— Peter, je t'assure que je ne comprends pas.

Il me regarda d'un air si triste que j'eus soudain envie de pleurer, moi aussi.

— J'ai toujours pensé que tu étais la seule fille de la classe à être de mon côté, déclara-t-il. Je n'ai pas oublié le jour où tu as voulu empêcher Duncan de me battre. Et voilà que tu te moques de moi. Que tous les autres le fassent, ça m'est égal. Mais pas toi.

Ce discours me piqua au vif.

— Je ne me moque pas de toi ! m'écriai-je, indignée.

Puis je m'efforçai de me contrôler et je repris, un ton plus bas :

— Je ne me moque pas de toi. Je suis très sérieuse.

Peter me regarda fixement.

— C'est un jeu ? demanda-t-il enfin.

J'hésitai. Si j'affirmais que je disais la vérité, il ne me croirait probablement pas. Si je prétendais que c'était bien un jeu, il m'aiderait peut-être au moins à y voir clair.

Quelle histoire ! La seule façon de le convaincre était de lui mentir.

— Oui, c'est un jeu, dis-je. Je pensais que tu avais assez d'imagination pour y participer. Mais tu as tout gâché...

— Non, non ! protesta Peter. Je veux bien jouer. Continue, ça m'intéresse.

J'en avais la tête qui tournait. La situation se compliquait. *La seule personne sur laquelle je pouvais compter pour empêcher un kidnapping extraterrestre était persuadée qu'il s'agissait d'un jeu !*

Ma foi, comme disait ma grand-mère, il faut savoir se débrouiller avec ce qu'on a.

Et Peter était tout ce que j'avais. Je lui racontai donc ce qui m'était arrivé la veille sans omettre le moindre détail.

— Alors ? conclus-je. À ton avis, qu'est-ce que nous devons faire ?

Peter se caressa le menton, les yeux au ciel. Il réfléchissait sérieusement.

Puis il me donna sa réponse.

— Nous n'avons pas le choix, dit-il. Nous devons pénétrer par effraction dans la maison de Broxholm, pour chercher des preuves.

Expédition nocturne

Peter avait raison, naturellement. C'est bien ce qui m'inquiétait le plus.

J'avais devant moi quelqu'un qui acceptait de m'aider, quelqu'un qui venait de me faire une suggestion intelligente. Et vous pensez sans doute que j'aurais dû lui sauter au cou pour le remercier.

Vous voulez rire ? Je le regardai, médusée, et je déclarai :

— Peter, tu es tombé sur la tête.

— Pas du tout ! protesta-t-il. Si nous voulons dénoncer ce Broxholm, nous avons besoin de preuves. La seule façon d'en obtenir, c'est d'aller les chercher chez lui.

Cela me fit réfléchir. Impossible de trouver un argument contraire. Mais je pensai soudain à un détail.

— C'est inutile, dis-je. Ça ne servira à rien. Il n'y a pas grand-chose dans sa maison. Aucun meuble, pas le moindre décor.

— Comment le sais-tu ?

— Je te l'ai dit, j'y suis allée hier.

— Ah oui, fit Peter, j'avais oublié.

Il pensait toujours qu'il s'agissait d'un jeu, né de mon imagination fertile.

— Tu as fouillé partout ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— Mais il y a peut-être un objet compromettant dans sa chambre, suggéra-t-il. Ou dans le grenier. Ou dans la cuisine...

Son visage s'éclaira tout à coup. Il s'écria :

— C'est ça ! *La cuisine* ! Qui sait de quoi ils se nourrissent, sur sa planète ? Je parie que son réfrigérateur contient des tas de choses baveuses, des aliments inconnus.

— Oh ! Peter, tu es extraordinaire.

Je commençais à me sentir optimiste. Il me suffisait d'une preuve de ce genre pour démontrer que je n'avais rien inventé.

— Alors, quand passons-nous à l'action ? demandai-je. Il ne faut surtout pas qu'il nous surprenne !

Peter réfléchit un moment.

— Il y a une réunion de parents d'élèves demain soir, me répondit-il. J'ai entendu M. Bleekman l'annoncer à tous les professeurs. Broxholm est obligé d'y assister. Nous pouvons donc être sûrs qu'il ne sera pas chez lui à ce moment-là.

— Va pour demain soir, déclarai-je.

Nous étions mercredi. Le jeudi soir, je ne tenais plus en place. Je venais de passer une journée interminable en classe, à observer M. Smith en sachant que son beau visage n'était qu'un masque – un masque dissimulant la face effrayante d'un extraterrestre !

Les autres élèves n'aimaient peut-être pas beaucoup M. Smith, mais aucun ne soupçonnait la vérité. Seul Peter la connaissait – et il croyait que je l'avais créée de toutes pièces.

— Et M. Bleekman ? me demanda-t-il tout à coup pendant la récréation de l'après-midi.

— Eh bien quoi, M. Bleekman ?

— Tu penses qu'il est au courant, pour Broxholm ? Ils ont l'air très copains, tous les deux.

Je secouai la tête.

— Non. Ma mère affirme que M. Bleekman s'est mis en colère en apprenant le brusque départ de Mme Schwartz. S'il avait eu l'intention de donner sa place à Broxholm depuis le début, il aurait été content, au contraire.

Peter me lança un regard surpris.

— Comment sais-tu qu'il ne jouait pas la comédie ? Il fallait qu'il fasse semblant de se mettre en colère ! Autrement, on aurait pu le soupçonner d'avoir renvoyé Mme Schwartz sans raison. À mon avis, Broxholm a demandé à M. Bleekman de quel professeur il préférait se débarrasser. Puis il a fait disparaître Mme Schwartz afin de prendre sa place.

Un fourmillement me parcourut l'échine. Peter croyait jouer à un jeu. Mais ce qu'il disait était logique – trop logique. J'avais

encore du mal à croire que Mme Schwartz nous ait quittés sans un adieu. Il devait lui être arrivé quelque chose.

Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête. M. Bleekman était-il réellement au courant ? Broxholm avait-il fait disparaître Mme Schwartz ? Dans ce cas, qu'arriverait-il s'il nous surprenait, Peter et moi, dans sa maison ? S'il quittait la réunion plus tôt que prévu et nous trouvait en train de fouiller parmi ses affaires, nous ferait-il disparaître, nous aussi ?

Cette dernière hypothèse me terrifia.

Mais si Peter disait vrai, il devenait plus important que jamais de démasquer Broxholm.

— Comment vas-tu t'y prendre pour sortir ce soir ? demandai-je.

— Que veux-tu dire ?

— Comment ça, qu'est-ce que je veux dire ? Comment vas-tu t'y prendre pour t'éloigner de chez toi, ce soir ?

Personnellement, je n'avais pas de problème de ce côté-là. Mes parents assistaient toujours aux réunions de parents d'élèves. En outre, ils avaient décidé que j'étais désormais assez grande pour me passer de la compagnie d'une baby-sitter. Donc, si je m'arrangeais pour être de retour avant eux, ils ne s'apercevraient de rien. L'idée de leur cacher quelque chose ne me plaisait pas beaucoup, mais après tout, c'était une question de vie ou de mort.

Je m'aperçus que Peter me dévisageait d'un air perplexe.

— Tu as vraiment l'intention de pénétrer par effraction chez M. Smith ? interrogea-t-il enfin.

— Broxholm, je t'ai dit. Oui, j'ai vraiment l'intention de fouiller sa maison. Il me faut une preuve pour le démasquer.

Peter parut extrêmement troublé. Il n'avait pas cessé de m'observer.

— Alors, ce n'est pas un jeu, n'est-ce pas ? dit-il.

Je secouai la tête.

Ses yeux s'agrandirent. Il déglutit à deux reprises. Puis il prit une inspiration profonde, et déclara :

— Ne t'en fais pas. Je serai là.

Je l'aurais volontiers embrassé.

Peter passa me prendre devant chez moi à huit heures du soir. Je vis qu'il avait emporté une lampe électrique, et je me sentis stupide, car j'avais oublié la mienne. Il faisait presque noir. Les grillons chantaient, la lune brillait dans le ciel. Nous étions au mois de mai, mais j'avais un peu froid. Peut-être était-ce tout simplement la frayeur.

— Prêt ? demandai-je.

Peter hocha la tête.

— Prêt.

Nous nous mîmes en route.

— Je craignais que tu ne viennes pas, avouai-je au bout de quelques pâtés de maisons.

Peter haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas te laisser agir toute seule. Pendant un moment, j'ai pensé que tu voulais me jouer un tour. Je me disais qu'en arrivant au coin de la rue, je verrais quelques-uns de nos camarades surgir de l'obscurité en riant, et que tout le monde se moquerait de moi.

— Oh, Peter ! protestai-je. Tu sais bien que je ne ferais pas ça.

— C'est ce que j'ai fini par conclure. Voilà pourquoi je suis venu. Si tu as vraiment l'intention d'entrer chez M. Smith, c'est qu'il se passe quelque chose. Tu n'es pas le genre de fille à te lancer dans une telle aventure sans raison sérieuse.

— Crois-moi, Peter, c'est tout à fait sérieux.

— Je te crois, déclara-t-il.

Nous poursuivîmes notre chemin sans ajouter un mot. Bientôt, nous arrivâmes devant la demeure de Broxholm.

— Nous y voilà, dit Peter.

— Nous y voilà, répétai-je en écho.

Mais aucun de nous ne bougea. Nous observions la grande maison noire et silencieuse. Je ne sais pas ce que ressentait Peter. Mais moi, en vérité, j'étais morte de peur.

Dans l'ancre de l'extraterrestre

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi, immobiles, tâchant de rassembler notre courage pour pénétrer dans la maison. Je me rappelle avoir contemplé le ciel. Il ressemblait à du velours noir, parsemé d'étoiles qui étincelaient comme des diamants.

« De quelle étoile es-tu venu, Broxholm ? pensai-je. Et pourquoi as-tu choisi d'atterrir chez nous ? »

J'entendis Peter pousser un soupir près de moi.

— N'est-ce pas merveilleux ? murmura-t-il en me montrant la voûte céleste. Tu n'aurais pas envie d'y aller ?

— Tu lis trop de science-fiction, dis-je. Viens, je t'en prie. Finissons-en.

Nous nous frayâmes un chemin à travers le feuillage de la haie, et nous traversâmes la pelouse sur la pointe des pieds. Nous savions que Broxholm n'était pas chez lui, mais nous ne voulions pas que quelqu'un d'autre nous surprenne et interrompe notre mission. La pelouse était humide de rosée. En parvenant sous le porche, je tremblais de froid.

— Comment allons-nous entrer ? chuchota Peter.

Bonne question ! Cela peut paraître idiot, mais je n'y avais pas songé un instant.

— Je n'en ai pas la moindre idée, chuchotai-je en retour. Que font les cambrioleurs, d'habitude ?

Peter me lança un regard dégoûté.

— Comment le saurais-je ? Je ne suis pas un cambrioleur.

— Moi non plus ! aboyai-je.

Je fermai les yeux. Nous disputer ne nous mènerait nulle part. Finalement, je suggérai :

— Faisons le tour de la maison. Nous trouverons peut-être une fenêtre ouverte.

Nous nous glissâmes le long d'un mur, et Peter promena la lueur de sa torche électrique sur les fenêtres.

— Il n'y a rien de ce côté-là, observa-t-il.

— Vérifions au niveau du sol, dis-je. Un des soupiraux de la cave, par exemple.

Mais ils étaient tous fermés.

Peter m'entraîna vers l'arrière de la maison. Là, nous découvrîmes une vieille porte de bois qui menait visiblement au sous-sol. Le bois était à moitié pourri, et la serrure rouillée. Peter tira sur la poignée – et la porte s'ouvrit avec un gémissement interminable. Au-delà, l'obscurité était à couper au couteau.

— C'est tout noir, là-dedans, murmurai-je.

Peter fit un pas en avant.

Je le suivis en me demandant si Broxholm n'avait pas piégé l'endroit. Quel genre de pièges utiliserait un extraterrestre ? Des lasers qui nous couperaient en deux à la hauteur des genoux ? Des rayons paralysants ? Après tout, ces gens venaient d'un autre système solaire. Qui sait de quoi ils étaient capables ?

Nous descendîmes huit marches de béton pour nous heurter à une deuxième porte de bois aussi branlante que la première. Peter abaissa le loquet et poussa. Rien. Il appuya son épaule contre la porte, et poussa de nouveau. Le battant céda brusquement dans un sinistre craquement.

— Après vous, madame, dit-il.

— Commence par éclairer devant moi, s'il te plaît.

Il pointa sa torche à l'intérieur. Je ne vis rien de spécial – seulement une cave poussiéreuse comme il y en a dans la plupart des vieilles maisons.

— Si nous y allions ensemble ? proposai-je.

Peter eut pitié de moi, et nous franchîmes la porte côte à côte.

— Je ne crois pas que c'est ici que nous trouverons quelque chose, déclara Peter en déplaçant sa torche autour de lui.

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

À l'exception de la chaudière, de l'escalier menant au rez-de-chaussée et des toiles d'araignée, l'espace était complètement vide.

Peter s'engagea dans l'escalier. Tandis que je m'empressais de le suivre, mon visage rencontra une toile d'araignée. Je m'en débarrassai en frémissant de dégoût.

— Tu ne penses pas que Broxholm pourrait avoir un collègue dans la place ? dit tout à coup Peter, à mi-hauteur des marches.

Je me figeai sur place.

— Non, répondis-je après une hésitation. Il n'a mentionné personne quand il s'est adressé à son vaisseau spatial.

Ma réponse parut le satisfaire, mais il avait réussi à me rendre encore plus nerveuse. Que se passerait-il si nous nous trouvions nez à nez avec un autre extraterrestre ? Je préfèrai ne pas m'attarder là-dessus.

Nous débouchâmes au rez-de-chaussée.

— Et maintenant, où allons-nous ? demanda Peter.

Me rappelant sa suggestion sur la nourriture, je hasardai :

— Essayons la cuisine.

Hélas ! le réfrigérateur ne contenait que quelques tranches de viande froide, un pot de ketchup, un carton de lait à moitié vide et six bouteilles de bière.

— Tout ça me semble parfaitement normal, observa Peter. Tu es sûre que ce type vient d'une autre planète ?

— Allons plutôt voir là-haut.

Peter referma le réfrigérateur. Mais, avant de quitter les lieux, il insista pour vérifier le contenu des placards. Il ouvrit même un pot de confiture pour s'assurer qu'il y avait bien de la confiture à l'intérieur.

L'étage ne comprenait que trois pièces. J'avais fondé beaucoup d'espoir sur la salle de bains ; je pensais que nous y trouverions peut-être des lotions plus ou moins étranges. Malheureusement, elle se révéla tout aussi décevante que la cuisine. Même la pharmacie ne contenait que des médicaments du genre traditionnel.

— Tu crois que M. Smith utilise vraiment de l'aspirine ? s'étonna Peter. Ou est-ce pour convaincre les gens qu'il est humain ?

Le seul endroit qui abritait quelque chose de relativement curieux restait la chambre où j'avais vu Broxholm s'adresser à son vaisseau spatial. Les deux haut-parleurs étaient bien à leur place. Sur le tableau de bord de la « coiffeuse », je repérai l'interrupteur que Broxholm avait manipulé pour se mettre en rapport avec son supérieur. Je faillis le toucher, mais me retins juste à temps. La créature du vaisseau spatial ne risquait-elle pas de surgir dans le miroir-écran et de nous surprendre ?

Somme toute, j'étais plutôt déçue.

— Viens, dit Peter. Nous ferions mieux de rentrer chez nous.

— Je suppose que tu ne me crois plus, maintenant.

— Cette maison a quelque chose de bizarre, je te l'accorde. Mais je n'y ai rien vu qui permette de penser que M. Smith est un extraterrestre. Je ne mets pas ta sincérité en doute. Seulement, nous n'avons pas trouvé de preuve. Alors...

Peter haussa les épaules et se dirigea vers la sortie.

— Attends ! dis-je en le rejoignant dans le couloir. Nous n'avons pas essayé cette porte-là.

Il pointa sa lampe électrique dans la direction que je lui indiquais.

— Ce n'est qu'une porte qui mène au grenier, observa-t-il.

Je le savais. N'importe qui aurait pu le voir. Mais la question n'était pas là.

— Et alors ? rétorquai-je. Broxholm cache peut-être quelque chose, là-haut. Au point où nous en sommes, nous n'allons pas abandonner sans cette dernière vérification.

— D'accord, soupira Peter. Puisque tu le veux.

Il ouvrit la porte. L'un derrière l'autre, nous commençâmes à grimper un étroit escalier de bois. Quand Peter arriva à la moitié des marches, sa tête dépassa le niveau du plancher du grenier. Il s'arrêta si brusquement que je me cognai contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchotai-je.

Comme il ne me répondait pas, je me hissai à sa hauteur – et je poussai un cri d'effroi.

Une force inconnue dans le grenier

Nous restâmes sans voix pendant un bon moment.

— Elle est vivante ? articulai-je enfin.

Peter ne me répondit pas. Je lui pinçai le bras.

— Peter, est-ce qu'elle est vivante ?

Il tourna vers moi un visage où se reflétait l'étrange lumière bleue qui semblait embraser le centre du grenier. Ses yeux étaient hagards. Apparemment, il ne savait même plus que j'étais là.

— Peter ! insistai-je.

Il parut sortir de sa torpeur, et balbutia :

— Alors, ce n'était pas une plaisanterie ?

— Bien sûr que non !

— Tu sais ce que cela signifie ?

— Oui. Ça signifie que nous avons un gros problème. Mais je t'en prie, Peter, ne restons pas au milieu de ces marches. Continue de grimper, s'il te plaît.

— Un extraterrestre ! murmura Peter d'une voix extasiée. M. Smith est un extraterrestre ! Nous ne sommes pas seuls !

— Qu'est-ce que tu racontes ? marmonnai-je.

— Des extraterrestres doués d'intelligence ! L'humanité n'est pas seule dans l'univers.

— Ma foi, c'est le cadet de mes soucis pour le moment. Tu vas te décider à grimper, oui ou non ?

Peter changea soudain d'expression. Son visage exprima la frayeur.

— Oh ! mon Dieu. Que va-t-il se passer si M. Smith nous surprend ici ?

— Elle est bien bonne. Pourquoi crois-tu que j'ai eu si peur toute la soirée, pauvre cloche ?

Comprenant brusquement ce qui se passait en lui, je poursuivis, furieuse :

— Ainsi, tu ne m’as jamais fait confiance, n’est-ce pas ? Tu pensais que tout ça n’était qu’une farce !

— Je ne te croyais qu’à moitié, m’avoua Peter, désespéré. Mais maintenant... maintenant...

Il était encore sous le choc, et je résolus de lui pardonner son incrédulité. Il devait ressentir à peu près ce que j’avais ressenti en voyant Broxholm enlever son masque.

— Peter, nous ne pouvons plus reculer, dis-je courageusement. Montons dans ce grenier.

Et je lui donnai même une petite poussée. Mais, en dépit de mon attitude audacieuse, mes genoux se mirent à trembler quand je parvins, derrière lui, en haut des marches. Côte à côte, nous observâmes de plus près le terrible spectacle qui m’avait arraché un cri un instant plus tôt.

Au centre du grenier, une grande colonne de lumière bleue, semblant jaillir du plafond, descendait jusqu’au plancher. Elle mesurait environ un mètre de diamètre. Au milieu de cette colonne se tenait... Mme Schwartz. Elle regardait fixement devant elle, sans ciller. Ses cheveux noirs et frisés se dressaient sur sa tête, donnant l’impression qu’un courant puissant la traversait. Ses bras raidis pendaient à la verticale ; elle avait les mains grandes ouvertes, la paume en avant, les doigts écartés.

Je l’examinai avec soin, mais ne pus déterminer si elle respirait.

— Est-elle vivante ? demandai-je une fois de plus.

— Je ne sais pas, murmura Peter. C’est difficile à dire.

Nous fîmes un pas en avant. Mme Schwartz ne bougea pas. Près de la colonne de lumière bleue, l’air était plus dense, comme infranchissable ; et il dégageait une étrange odeur.

— C’est un champ de force, déclara Peter.

Cette information me laissa bouche bée. Je me félicitai d’avoir choisi Peter pour m’accompagner dans cette aventure. Seule une personne aussi familiarisée que lui avec la science-fiction pouvait identifier au premier coup d’œil un pareil phénomène.



Hélas ! il apparut qu'il ne pouvait pas faire grand-chose de plus.

— Si je savais d'où provient cette force, j'essaierais peut-être de l'arrêter, me confia-t-il. Mais je ne vois aucun appareil. En outre, je crains de faire du mal à Mme Schwartz.

— Et là-dedans, tu crois qu'elle ne risque rien ? demandai-je en refoulant mes larmes.

Par quel moyen Broxholm avait-il réussi à l'entraîner jusqu'ici ? Et que lui avait-il fait ? J'aurais voulu le tuer !

— Oh ! madame Schwartz, dis-je d'une voix enrouée par l'émotion. Comment allons-nous vous sortir de là ?

Je ne pouvais pas supporter de la voir ainsi prise au piège. Je m'approchai d'elle et voulus la toucher.

— Ne fais pas ça ! me cria Peter.

Mais il était trop tard. Ma main avait déjà frôlé la lumière bleue. Un genre d'onde électrique me traversa le corps. Pendant un affreux moment, je crus que j'allais être attirée, moi aussi, dans le champ de force. Mais cela n'arriva pas.

Ce qui arriva, en revanche, c'est que j'entendis une voix me résonner dans la tête. *Susan, ne t'inquiète pas pour moi. Il faut avertir les autres.*

C'était la voix de Mme Schwartz.

— Peter ! m'exclamai-je. Viens vite ! Touche le champ de force. Tu vas pouvoir entendre Mme Schwartz !

Il pensa probablement que j'étais devenue folle, mais il devait être prêt, désormais, à croire n'importe quoi. Il pénétra dans l'air épais qui entourait le champ de force et plaça sa main près de la mienne, contre la colonne de lumière.

— *Bonjour, Peter*, dit Mme Schwartz.

— C'est de la télépathie ! murmura Peter, éperdu. Ces gens sont stupéfiants !

— *En effet*, opina Mme Schwartz à l'intérieur de nos crânes. *Stupéfiants, et dangereux.*

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demandai-je.

— *Vous !*

Je poussai un cri et bondis en arrière sans le vouloir. Ce faisant, je perdis le contact avec Mme Schwartz. Au prix d'un

effort, je franchis de nouveau la barrière invisible qui gênait mes mouvements, et replaçai ma main contre le champ de force.

— *Désolée*, dit Mme Schwartz. *Je ne voulais pas t'effrayer.*

J'observai son visage. Elle regardait toujours droit devant elle. Cela me faisait un drôle d'effet d'entendre sa voix me résonner dans la tête alors qu'elle se tenait devant moi, raide et comme congelée.

— *Ne t'en fais pas pour moi*, poursuivit-elle. *Ton devoir immédiat est de mettre les autres en garde.*

— Les mettre en garde contre quoi ? interrogea Peter.

— *Contre Broxholm ! Sa mission est d'enlever cinq élèves. Il a l'intention de choisir le meilleur, le plus mauvais, et trois des moyens.*

J'intervins :

— Que compte-t-il faire d'eux ?

— *Je n'en sais trop rien*, dit Mme Schwartz dont le ton me parut très inquiet. *Il projette de les enfermer ici dans un premier temps, puis de les emmener dans l'espace la nuit du 26 mai.*

— Mais c'est la semaine prochaine ! m'écriai-je.

Mme Schwartz poussa un gémissement.

— *Déjà ? Mon Dieu ! je ne savais pas que tant de jours s'étaient écoulés ! Ici, je n'arrive plus à les compter. Je vous en prie, il faut le démasquer ! Vous courez tous un terrible danger !*

Juste à ce moment-là, nous entendîmes la porte d'entrée de la maison se refermer. Broxholm était de retour !

Exercice en solo

Je me mis à trembler. J'avais la bouche sèche. Les yeux de Peter étaient devenus larges comme des soucoupes.

— *Chuutt !* avertit Mme Schwartz. *Pas un bruit !*

J'appréciai le conseil, mais je n'avais pas l'intention de jouer de la trompette.

« *Comment allons-nous sortir de là ?* » pensai-je.

À ma grande surprise, Mme Schwartz me répondit.

— *Attendez qu'il fasse son rapport*, dit-elle. *Vous pourrez alors vous faufiler dehors.*

« *Vous venez de lire ma pensée ?* » m'étonnai-je intérieurement.

— *Seulement le message que tu m'as adressé.*

Cette précision me soulagea. Il m'arrive de penser à des tas de choses que je ne voudrais révéler à personne – pas même à Mme Schwartz.

Je regardai autour de moi. Si Broxholm montait dans le grenier, nous étions perdus. Il n'y avait pas un seul endroit où se cacher.

Soudain, j'entendis l'horrible musique.

— C'est l'occasion ou jamais, chuchotai-je. Il doit être devant sa coiffeuse. Je parie qu'il est en train d'enlever son masque, et qu'il s'apprête à entrer en contact avec son vaisseau spatial.

— Alors, allons-y, déclara Peter.

— Attends ! Et Mme Schwartz ? Nous ne pouvons pas la laisser comme ça !

— *Il le faut*, nous communiqua Mme Schwartz. *Pour le moment, je ne risque rien. Ce que vous pouvez faire de mieux pour moi, c'est démasquer l'extraterrestre.*

J'hésitai encore.

— *Partez !* nous cria-t-elle.

Le message était si puissant qu'il me propulsa en arrière.

J'étreignis la main de Peter. Il ne retira pas la sienne. Ce n'était pas du romantisme, mais de la terreur. Chacun de nous avait besoin de s'accrocher à l'autre pour descendre les marches de bois.

Quand nous arrivâmes à la dernière, Peter ouvrit la porte aussi doucement que possible. Le faible bruit se perdit dans les affreux grincements de la musique extraterrestre. Puis il jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Personne en vue, me souffla-t-il.

Il me semblait entendre les battements de mon cœur. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. J'avais l'impression que Broxholm allait surgir à tout instant et nous prendre à la gorge. Je le voyais nous poursuivre dans le hall, son masque de M. Smith pendouillant sur sa poitrine. Il brandissait une arme spéciale et nous transformait tous les deux en deux petits tas de cendre sur le parquet – traitement peut-être réservé par les gens de sa planète aux enfants trop curieux.

La musique grinçante continuait. Peter referma la porte derrière nous avec une précaution infinie. C'était sans doute une perte de temps, mais je compris qu'il redoutait de l'entendre claquer dans notre dos.

Un bruit de ce genre, et c'en était fait de nous.

À quatre pattes, nous avançâmes le long du mur. En passant près de la pièce où se tenait Broxholm, je ne pus m'empêcher de regarder à l'intérieur. Il était assis devant sa coiffeuse, et tirait sur son masque. Priant le Ciel pour ne pas être vue dans son miroir-écran, je poursuivis mon chemin.

Nous nous glissâmes dans l'escalier, traversâmes le hall, et atteignîmes enfin la porte. Une fois dehors, nous nous mîmes à courir comme des dératés. Ce n'est qu'au bout de trois pâtés de maisons que nous nous arrêtâmes pour reprendre notre souffle. Mais pas longtemps. Étant donné que Broxholm venait de rentrer, je craignais que mes parents ne soient également de retour.

Cependant, quand nous approchâmes de chez moi, je vis qu'ils n'étaient pas encore là. Il leur arrivait souvent de

s'attarder pour bavarder avec d'autres parents d'élèves, après la réunion. Il était même possible que celle-ci ne soit pas encore terminée, et que Broxholm ait réussi à s'en échapper plus tôt que prévu.

Peter me raccompagna jusqu'à devant ma porte. Je me dis que c'était très chevaleresque de sa part – surtout quand je le vis s'éloigner dans le noir, et que je compris à quel point j'aurais eu peur de rentrer toute seule. Ce garçon était le plus courageux de tous ceux que je connaissais.

Quant à moi, je mourais de frayeur. Je parcourus la maison et j'allumai toutes les lumières. (Ne me demandez pas pourquoi, mais je me sentis un peu mieux, après.) Puis je m'assis dans le salon, attendant le retour de mes parents, et redoutant de voir Broxholm surgir à chaque instant.

Tout compte fait, la soirée s'était révélée fructueuse. Je ne pouvais pas encore fournir de preuve pour étayer mon histoire, mais il existait au moins une autre personne qui savait ce qui se passait. Chose plus importante, nous avons retrouvé Mme Schwartz.

Et maintenant, que faire ?

Il devenait urgent de dénoncer Broxholm – avant qu'il ne nous transforme en deux petits tas de cendre. Notre seul avantage sur lui, c'était qu'il ignorait encore que nous avions découvert son secret. Si nous pouvions continuer à feindre l'innocence, il ne devinerait peut-être pas nos intentions.

Le plus logique, bien sûr, serait de lui arracher son masque.

Mais comment arrache-t-on le masque d'un extraterrestre ?

Toute la nuit durant, j'essayai de trouver le courage d'entreprendre la tâche que je m'étais fixée pour le lendemain.

M. Bamwick m'avait programmé une leçon de musique supplémentaire, ce matin-là. Comme d'habitude, Smith-Broxholm frissonna violemment de dégoût quand il me vit prendre ma flûte et quitter la classe. Laissons-le frissonner, me dis-je. S'il me kidnappe, je lui jouerai de la flûte jusqu'à la prochaine galaxie.

La raison de cette leçon supplémentaire était la suivante : Rataplan Bamwick voulait me faire travailler d'arrache-pied un solo de flûte pour notre concert de printemps. En cette

occasion, l'orchestre de l'école devait en effet exécuter une marche militaire grandiose. Le clou de cette marche était le solo de flûte en question – un passage d'une difficulté incroyable.

M. Bamwick m'avait confié qu'il rêvait de faire jouer cette marche par notre orchestre depuis sept ans. Il avait espéré, année après année, dénicher quelqu'un qui puisse venir à bout de ce solo. Et maintenant, il croyait l'avoir enfin trouvé. C'était moi.

J'étais flattée de sa confiance. Le problème, c'est que je ne la partageais pas. Oh ! je pouvais interpréter sans mal une bonne partie du morceau. Mais vers la fin, les choses se compliquaient pour moi. Il y avait notamment une cadence ponctuée de trilles qui me faisait l'effet d'un parcours d'obstacles. Et, entre nous, si vous devez jouer quelque chose en concert et en solo, il vaut mieux que ce soit parfait.

Mais M. Bamwick était déterminé. Il nous faudrait jouer cette marche coûte que coûte, ou mourir à la tâche. À en juger par la façon dont il me fit travailler ce vendredi, la mort aurait été préférable.

— Reprenons, Susan, me dit M. Bamwick pour la troisième fois. Le concert a lieu la semaine prochaine ! Vous n'avez pas répété hier soir, je le vois.

— Je n'ai pas eu le temps, bredouillai-je piteusement.

Je savais que c'était une mauvaise excuse. Mais pouvais-je lui dire que j'avais préféré fouiller la maison de M. Smith pour prouver qu'il venait d'une autre planète ?

M. Bamwick faisait visiblement des efforts pour se contrôler. Je dois lui reconnaître cette qualité : il sait que ça ne sert à rien de nous culpabiliser. Mais je sentais bien qu'il avait envie d'exploser. En quittant la leçon, j'étais moi-même assez furieuse.

Ce fut une bonne chose, d'ailleurs, car la colère me donna la force de faire ce que j'avais à faire. Je redressai les épaules et me dirigeai vers la salle de classe. Près de la porte, je m'arrêtai pour respirer profondément.

Ensuite, je franchis cette porte et je titubai jusqu'au bureau de M. Smith. Là, je fis semblant de m'évanouir.

En tombant, j'agrippai son oreille.

Confidences parentales

Raté !... J'avais espéré toucher le sol avec le masque de M. Smith à la main, exposant ainsi aux yeux du monde la véritable trogne de Broxholm. Au lieu de quoi je ne récoltai qu'une bosse sur le crâne.

Les autres élèves accoururent en poussant des exclamations. Smith-Broxholm les renvoya à leur place. Il ordonna à Mike Foran d'aller chercher l'infirmière. Puis il se pencha sur moi. Il avait l'air si tendre, si inquiet que j'en eus presque mauvaise conscience. Mais je pensai à Mme Schwartz, prise au piège de ce champ de force dans le grenier, et mes remords s'envolèrent aussitôt.

— Susan ! Susan, est-ce que ça va ? me demanda-t-il en m'éventant le visage.

— Oui. Non. Qu... Que... que se passe-t-il ?

— Vous vous êtes évanouie, dit Broxholm.

Il porta la main à sa tempe.

— Vous m'avez presque arraché l'oreille, ajouta-t-il avec un adorable sourire qui lui creusait une fossette dans la joue droite.

Ne se doutait-il vraiment de rien, ou était-ce un concours à qui de nous deux mentait le mieux ?

Une minute plus tard, Mike revint en courant, suivi d'une Mme Glacka qui soufflait comme un phoque. Elle vérifia mon pouls, et m'emmena m'étendre (surprise !) à l'infirmierie.

Elle décida également de téléphoner à ma mère. Cela signifiait que j'allais rentrer chez moi, qu'on appellerait le docteur, et que je passerais le reste de l'après-midi au lit à écouter Maman s'inquiéter à propos de tout et de rien.

Ma mère résolut même de me faire garder la chambre jusqu'au lendemain matin.

— Doux Jésus, Susan ! s'écria-t-elle en m'apportant mon dîner. On dirait qu'il y a eu une explosion dans ce bazar ! Tu ne pourrais pas ranger un peu ?

— J'avais justement l'intention de le faire aujourd'hui, mentis-je. Mais, après mon évanouissement, je ne m'en sens plus le courage.

— Pauvre bébé ! dit Maman en posant le plateau du dîner sur ma table de nuit.

Elle avait l'air si confiante que je préfèrai ne pas l'informer que je plaisantais. Elle ne comprendra jamais que j'aime ma chambre telle qu'elle est.

Après avoir avalé mon repas, je me glissai hors du lit et j'allai voir mon père.

Il s'était réfugié dans la pièce qui lui sert d'atelier, où il construisait une maquette de l'Empire State Building avec des cure-dents. C'est son passe-temps favori – reproduire des gratte-ciel et autres bâtiments célèbres à l'aide de ces minuscules bouts de bois. Si vous voulez mon avis, je trouve ça plutôt dingue. Mais ça le rend heureux – et par conséquent, moi aussi.

— Salut, choupette ! fit Papa. Tu te sens mieux ?

Je hochai la tête, ne voulant pas lui dire que je n'avais jamais été malade. Je m'assis près de lui, et me mis à lui passer ses cure-dents.

— Alors, qu'est-ce qui se cache dans cette petite caboche ? reprit-il en trempant délicatement l'extrémité d'un cure-dent dans un pot de colle.

— Papa... commençai-je.

Mais je ne pus aller plus loin. Impossible de lui parler. Au bout d'une bonne minute de silence, il se tourna vers moi et me regarda avec attention.

— Susan, tu es sûre que ça va ?

Je vis qu'il était réellement inquiet, car il laissa sécher la colle sur son cure-dent en attendant ma réponse.

— Mais oui, ça va... balbutiai-je. C'est-à-dire, heu..., pas exactement. J'ai un problème.

— Quel genre de problème ?

C'était terrible ! Comment révéler à votre père que votre professeur est un extraterrestre ? Il allait me prendre pour une folle.

Il fallait pourtant me décider. Je rassemblai tout mon courage, et je lançai :

— C'est à propos de M. Smith.

Papa me fit signe de poursuivre.

J'essayai. J'essayai vraiment. Mais rien ne put me forcer à prononcer les mots : « Mon prof est un extraterrestre. »

Après un long, un inconfortable temps mort, je réussis à articuler :

— Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup.

Papa eut l'air très étonné, à juste titre.

— Pourquoi ?

— Ma foi, il frémit de dégoût chaque fois qu'il me voit partir à ma leçon de musique. Il lui suffit de regarder ma flûte pour être dans tous ses états.

J'espérais que cela lui paraîtrait suffisamment bizarre pour l'amener à approfondir la situation.

« *Je t'en prie, Papa, viens à mon aide, pensai-je. Pose-moi les bonnes questions.* »

Mais il se contenta d'éclater de rire.

— Du moment que M. Smith ne te dit rien à ce sujet, tu n'as aucune raison de te plaindre, observa-t-il. Peut-être qu'il n'aime pas la musique. Tout le monde ne peut pas être mélomane comme nous, tu sais. M. Smith est probablement un philistin.

« *C'est ça, pensai-je. Un philistin – de la planète Philis !* »

Croyant avoir résolu mon problème, Papa retourna à ses cure-dents.

— À ta place, mon chou, je ne m'en ferais pas trop, conclut-il. L'année scolaire est presque terminée. Tu peux bien tenir jusqu'à la fin. Et maintenant, va vite te remettre au lit avant que ta mère ne te surprenne ici !

Je lui donnai un baiser et repartis en direction de ma chambre.

J'étais en train de me morfondre en regardant le plafond quand Peter m'appela au téléphone.

— Tu as été épatante, aujourd'hui, me déclara-t-il. Quel courage ! J'espère que Broxholm n'a pas deviné ce que tu mijotais en faisant semblant de t'évanouir.

Merci ! C'était la dernière chose à laquelle j'avais envie de penser.

— Ce n'était pas du courage, expliquai-je. Seulement une tentative désespérée. Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que nous allons faire, maintenant. Nous n'avons pas encore trouvé le moyen de démasquer Broxholm, et le temps presse !

— C'est justement pour ça que je t'appelais, dit Peter. As-tu un appareil-photo ?

— Oui, j'en ai un. Pourquoi ?

Il hésita, avant de poursuivre :

— Serais-tu tentée par une autre expédition dans l'ancre de Broxholm ?

Je souris pour la première fois de la journée.

— Pour prendre une photo de Mme Schwartz ! Peter, tu es génial ! Mais quand ? Comment être sûr qu'il ne sera pas là ?

— Pourquoi pas pendant la classe ?

— Peter, je ne peux pas manquer l'école ! Ma mère me tuerait !

— Tu préfères être kidnappée par des extraterrestres ? demanda-t-il.

Je poussai un soupir.

— D'accord. Lundi, je viendrai à l'école avec mon appareil-photo. Nous en reparlerons à ce moment-là.

Je raccrochai, puis m'efforçai de ne pas penser que, dans trois jours, j'allais être obligée de retourner chez Broxholm.

En fait, je passai une bonne partie de la nuit à chasser cette idée.

Des évènements inouïs

Le samedi matin, Stacy Benoit me téléphona pour me demander si j'allais mieux. Rien de plus normal. Après tout, nous sommes amies, et elle devait croire que je m'étais vraiment évanouie la veille en classe. Je lui répondis en riant que je me sentais en pleine forme. Je ne me doutais pas que cette réponse confirmerait ses pires craintes.

Je ne le sus que le lundi matin, quand notre classe devint le théâtre d'évènements extraordinaires.

Jusque-là, j'avais eu autre chose en tête – je m'inquiétais notamment pour la pauvre Mme Schwartz.

Ma mère n'ayant pas voulu me laisser sortir de la maison pendant tout le week-end, je passai une bonne partie de mon temps à bavarder avec Peter au téléphone. Pour me rassurer, il me répéta que Mme Schwartz devait être en parfaite sécurité à l'intérieur du champ de force.

— Bien sûr, je n'aimerais pas beaucoup être à sa place, me dit-il. Mais il ne peut lui arriver aucun mal.

— Tu ne penses pas qu'elle doit avoir faim ? Ou envie d'aller aux toilettes, par exemple ? demandai-je nerveusement.

— Non, répondit Peter. J'ai le sentiment qu'à l'intérieur de cette chose, le temps s'arrête. De toute façon, cela ne sert à rien de te tourmenter. Nous ne pouvons pas essayer de la libérer pour le moment. Broxholm passe probablement le week-end chez lui, ce serait trop dangereux.

— Tu as sûrement raison, marmonnai-je.

Cependant, l'image de Mme Schwartz prisonnière de ce champ de force ne cessait de me hanter. Il fallait la sortir de là !

J'y pensais encore en me rendant à l'école le lundi matin. Mais là, les choses prirent une telle tournure que j'en oubliai l'infortunée Mme Schwartz pendant un certain temps.

Cela commença avec l'arrivée de Duncan Dougal. Il pénétra dans la salle de classe en tenant à la main une énorme pomme rouge, la plus grosse que j'eusse jamais vue.

— Bonjour, monsieur Smith, dit-il. Comment allez-vous ?

Sa voix était si douce que qu'elle me donna envie de vomir. Je clignai les yeux à deux reprises. « *Duncan ?* » m'étonnai-je.

Ayant posé sa pomme sur le bureau de M. Smith, la terreur de la classe alla prendre sa place, et croisa sagement les mains sur son pupitre.

Je me pinçai pour voir si je n'avais pas rêvé. Mais la pomme ne disparut pas. Le visage de Duncan affichait un sourire angélique. Que se passait-il ?

En soulevant mon pupitre, je trouvai une note qui disait : « Tu es la personne la plus courageuse que je connaisse. » Elle ne portait pas de signature. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je regardai autour de moi, mais les autres se penchaient déjà sur leur travail – une interrogation écrite de géographie dont M. Smith commençait à inscrire les questions au tableau.

Je décidai de suivre leur exemple. Ce début de matinée me laissait perplexe. Mais je n'étais pas encore au bout de mes surprises.

— Face de rat ! brailla tout à coup une voix familière.

Stacy ? Stacy Benoit ? La fille qui avait toutes les chances d'être canonisée de son vivant ?

Je me retournai, abasourdie. Stacy venait de lancer cette insulte à Mike Foran, le seul garçon qui, à ma connaissance, n'avait jamais, jamais eu maille à partir avec qui que ce soit.

— Ta gueule ! riposta Mike. Ferme-la, pauvre idiot !

À partir de là, tout se passa très vite. Stacy gifla Mike Foran, et je faillis en tomber de ma chaise. Bien sûr, Stacy manquait un peu de pratique, la gifle atterrit avec un bruit mou. La classe était en ébullition. M. Smith fit brusquement volte-face. La craie lui avait échappé des mains.



— Stacy ! cria-t-il. Mike ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

Son intervention passa inaperçue dans le brouhaha général. En voulant éviter la gifle de Stacy, Mike avait bondi en arrière, renversant son pupitre dont le contenu s'était éparpillé avec fracas. Il était devenu rouge comme une tomate.

— Ta mère... commença-t-il. Ta mère, heu...

J'avais envie de lui souffler quelque chose. C'était touchant de voir le garçon le plus gentil de la classe se creuser la cervelle pour trouver une injure cinglante. Il acheva piteusement :

— Ta mère est une grosse vache !

Ce n'était pas terrible, mais tout porte à croire qu'il atteignit le but recherché. Stacy s'étrangla d'indignation. Elle se mit à piquer une véritable crise de nerfs.

M. Smith arriva juste à temps pour les empêcher de se prendre à la gorge.

— Vous autres, regagnez vos places ! nous ordonna-t-il. Je reviens dans un instant.

Et il entraîna vers la sortie, d'une poigne solide, les deux élèves modèles de la classe de CM2 – qui lui résistaient de toutes leurs forces et continuaient de vociférer à chaque pas.

Hébétée, je me pris la tête à deux mains et fermai les yeux. Je ne comprenais plus rien.

J'attendis la récréation avec impatience pour en parler à Peter.

Rumeurs

— Stacy et Mike se sont bien débrouillés, non ? me dit Peter en me rejoignant à la récréation.

— Peter, de quoi parles-tu ?

— Stacy et Mike. Tu ne trouves pas que leur dispute était bien mise en scène ?

— T... Tu veux dire qu'ils faisaient *semblant* ? bégayai-je.

— Naturellement ! Stacy et Mike ont peur que Broxholm ne choisisse l'un d'eux pour l'emmener dans l'espace – au titre de meilleur élève de la classe. Ils ont donc décidé de lui jouer cette comédie, histoire de ternir un peu leur réputation. Tu saisis ?

Soudain, tout devint clair.

— Voilà pourquoi Duncan a offert une pomme à M. Smith ce matin ! m'écriai-je.

Peter se mit à rire.

— Pitoyable, n'est-ce pas ? Mais ça pourrait marcher. Jusqu'ici, Duncan a toutes les chances d'être considéré comme le plus mauvais élève de la classe. Il sait que même en travaillant, il ne réussira jamais à se hisser au niveau des moyens. Cependant, il peut toujours essayer de céder la place de dernier à quelqu'un d'autre, en s'achetant une bonne conduite. Comme ça, il sera tranquille. Le problème, c'est qu'il a tellement chahuté depuis le début de l'année qu'il va lui falloir se donner beaucoup de mal.

Il marqua une pause avant d'ajouter, l'air rêveur :

— J'ai l'intention de m'amuser un peu à ses dépens, les trois prochains jours.

Trois jours ! C'était tout le temps qu'il nous restait pour empêcher Broxholm de kidnapper cinq d'entre nous.

— Ce n'est pas très gentil de ta part, observai-je.

Mais je ne pouvais pas reprocher à Peter de saisir cette occasion de se venger. Après tout, Duncan se payait sa tête depuis des années. Je préfèrai changer de sujet.

— Peter, demandai-je, qu'est-ce que les autres savent au juste de la situation ?

— Je leur ai tout raconté.

— Et ils t'ont cru ?

En vérité, le contraire m'eût étonnée. S'ils devaient croire quelqu'un, c'était bien Peter. Il avait la réputation d'être le garçon le plus honnête du monde. C'était un de ses problèmes, d'ailleurs. Peter ne savait pas mentir – alors qu'il n'y a rien de tel qu'un « pieux mensonge » pour vous tirer d'embarras, dans beaucoup de cas.

— En fait, c'est un peu grâce à toi qu'on m'a cru, m'expliqua-t-il en souriant. Cela a commencé avec Stacy. Elle se doutait que tu avais fait semblant de t'évanouir ; elle trouvait un peu bizarre que tu te sois raccrochée à l'oreille du prof en tombant. Elle savait donc que quelque chose clochait. Plus tard, elle m'a coincé dans la cour de récréation et m'a demandé ce que tu avais derrière la tête.

— Pourquoi toi ? m'étonnai-je.

Peter rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Tu ne vas pas beaucoup aimer ça, marmonna-t-il. Mais depuis que nous passons toutes nos récréations ensemble, on raconte que tu es ma petite amie...

— Ah non ! m'exclamai-je. Zut ! Zut, zut et zut !

Ce faisant, je compris que je venais peut-être de commettre un impair, et je me hâtai d'ajouter :

— Heu... ne le prends pas contre toi.

— Bof, ne t'en fais pas, dit Peter. Je ressens la même chose que toi.

« *Minute, pensai-je. Qu'est-ce que tu veux dire par là ?* »

Mais nous n'avions pas le temps d'étudier la question.

— De toute façon, poursuivit Peter, Stacy était sûre que je savais ce qui se passait. Alors, je l'ai mise au courant. Au début, j'ai eu du mal à la convaincre. Mais quand elle t'a téléphoné samedi, et qu'elle a constaté que tu allais très bien, elle a compris que je disais la vérité.

Son visage s'éclaira d'une lueur malicieuse.

— Il n'en fallait pas plus, conclut-il. Le samedi soir, toutes les lignes téléphoniques de Kennituck Falls étaient occupées...

— Et comment se fait-il qu'on ne m'ait pas interrogée, moi ?

— Ainsi va la rumeur. Les gens ne vérifient jamais à la source. Ils demandent toujours à quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, Stacy en a parlé à Mike, qui l'a répété, et ainsi de suite. C'est le genre d'histoire qui voyage vite.

— Et tout le monde y croit ?

Peter secoua la tête.

— Peut-être pas tout le monde. Enfin, pas encore. Duncan prend la chose au sérieux, en tout cas. Mais il est si bête qu'on lui ferait croire tout ce qu'on veut, surtout si ça vient de Stacy et de Mike. Il est persuadé qu'ils en savent plus que la moyenne des mortels. C'est d'ailleurs pour ça qu'il les déteste tellement...

Je commençais à me sentir dépassée.

— Je vois, fis-je à tout hasard. Et si toute notre classe finit par y croire, penses-tu que les adultes se laisseront convaincre à leur tour ?

Peter me regarda comme si je venais d'annoncer que Mickey Mouse avait de fortes chances d'être le prochain président des États-Unis.

— Sois réaliste, Susan, dit-il. Ils prétendront que c'est encore une rumeur stupide, lancée par des enfants. Tu te souviens, l'année dernière, quand la moitié de l'école a cru que Michael Jackson allait venir prononcer un discours sur la défense de l'environnement à Kennituck Falls ?

Je hochai la tête. J'y avais cru moi-même – en partie parce que la moitié de mes amis en étaient persuadés, en partie parce que je voulais que ce soit vrai. Je me souvenais aussi que mon père s'était tordu de rire en l'apprenant. « Ce n'est pas parce qu'un millier d'idiot espèrent un événement que cet événement doit se produire », avait-il décrété.

Il avait sûrement raison. Mais, pour le moment, cela ne nous avançait guère. C'est alors que Peter décida de compliquer la situation en y ajoutant un nouveau problème.

— Parlons plutôt de ton cas, me dit-il. Qu'est-ce que tu comptes faire, toi-même ?

— Qu'est-ce que tu entends par « toi-même » ?

— Eh bien, si Broxholm a l'intention de kidnapper le meilleur élève de la classe, et si nous n'avons pas trouvé le moyen de le démasquer d'ici trois jours, il se peut que son choix s'arrête sur toi.

C'était la plus mauvaise plaisanterie de l'année.

— Tu es fou ! m'écriai-je. Je ne suis pas une élève idéale. Je ne vois pas pourquoi il ferait ça.

— Mais si ! Tout dépend de la façon dont il envisage les choses. À mon avis, quatre d'entre nous peuvent être considérés comme les meilleurs – Stacy, Mike, toi et moi.

— Tu es fou ! répétai-je.

— Écoute-moi ! Stacy et Mike sont des élèves parfaits. Mais ils viennent de faire ce qu'il fallait pour ne plus être les tout premiers – et, de toute façon, je ne crois pas que Broxholm aurait sélectionné l'un d'eux. Ils sont studieux et obéissants, certes, mais ils ne *réfléchissent* pas assez. Ils acceptent tout ce que leur dit le prof sans discuter. Je suis sûr que Broxholm est assez avisé pour savoir que cela n'en fait pas forcément de très bons éléments. La docilité n'est peut-être pas la qualité première qu'il recherche !

Il hésita.

— Et puis il y a moi, poursuivit-il. Je ne me défends pas mal, c'est vrai. Mais je ne suis pas motivé. Et pas très sociable. Tu sais ce qu'on dit : Peter est intelligent, mais il ne parvient pas à s'intégrer. On me l'a assez répété. Il reste donc toi, Susan. Tu as de bonnes notes. Tu t'entends avec tout le monde. Tu participes à des tas d'activités. Voyons les choses en face : tu pourrais bien figurer en tête de liste.

Je le dévisageai, horrifiée.

— Peter, tu parles sérieusement ?

Il hocha la tête avec conviction.

Un allié inattendu

Je n'en croyais pas mes oreilles. Bien sûr, je redoutais depuis le début de faire partie du lot d'élèves « moyens » que devait choisir Broxholm. Mais, jusqu'ici, l'idée que je pouvais être considérée comme la meilleure de la classe ne m'avait pas effleurée.

— Que faut-il que je fasse ? me lamentai-je.

— Ne t'inquiète pas, dit Peter. J'ai un plan.

Je crus qu'il faisait allusion à l'appareil-photo. Ce n'était pas le cas, mais je ne le découvris que plus tard. En fait, le plan qu'il envisageait était tellement insensé que je n'y aurais jamais songé.

M'efforçant de maîtriser ma nervosité, et pensant toujours à l'appareil-photo, je déclarai :

— À propos de plan, je sais à quel moment je vais retourner chez Broxholm.

— Tu veux dire *nous*, rectifia Peter.

Je secouai la tête.

— Non, Peter, c'est de *moi* que je parle. J'irai demain matin, pendant ma leçon de musique. Comme ça, M. Smith ne soupçonnera rien en me voyant quitter la classe. Je pense que si je prends ma bicyclette, je peux aller jusque chez lui et revenir avant qu'il ne remarque mon absence. Plus tard, il faudra que je fournisse des explications à Bamwick, mais à ce moment-là j'aurai la preuve que nous cherchons.

— Tu ne peux pas y aller seule ! protesta Peter.

— C'est beaucoup mieux ainsi. Si nous nous absentons tous les deux en même temps, ça risque de paraître suspect, étant donné que nous sommes toujours ensemble depuis peu. Broxholm pourrait se douter de quelque chose. Il pourrait

même trouver un prétexte pour faire un saut chez lui. Et je ne veux pas qu'il nous tombe dessus au moment où nous prenons les photos. Cette fois, nous ne passerions pas inaperçus – surtout s'il nous cherche.

— Alors, j'irai à ta place ! affirma Peter. Tu n'auras pas assez de temps. Je ferai carrément l'école buissonnière.

— Voyons, Peter, c'est impossible !

Il poussa un soupir.

— Je t'assure que je peux manquer l'école quand je veux. Qui s'en soucierait ? Personne ne me demandera des comptes.

— Peter, qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas très gentil pour tes parents !

— Des parents, je n'en ai qu'un, rétorqua-t-il. Ma mère est morte, et mon père se moque de ce que je fais – tant que ça ne m'attire pas d'ennuis.

Je me sentis stupide. Je connaissais ce garçon depuis six ans, et j'ignorais tout de sa situation familiale.

— Bon, dis-je. Nous irons ensemble.

— Pourquoi ne pas me laisser agir seul ?

— Non. Je suis à l'origine de cette affaire. J'ai le devoir de la suivre jusqu'au bout.

Ce n'était pas vraiment de la témérité de ma part. J'avais envie de revoir Mme Schwartz, de m'assurer qu'elle allait bien.

— C'est toi qui finiras par avoir des ennuis, observa Peter. Mais puisque tu insistes, je suis d'accord.

La cloche sonna la fin de la récréation. En classe, les choses étaient redevenues à peu près normales, mais il y avait tout de même de la nervosité dans l'air. Les autres élèves ne croyaient peut-être pas tous à la rumeur selon laquelle M. Smith serait un extraterrestre – du moins, pas encore. Cependant, après la petite comédie jouée par Stacy et Mike, certains commençaient à se poser des questions.

Le lendemain matin, je me rendis à l'école à bicyclette, emportant ma flûte et mon appareil-photo dans mon petit sac à dos. Au moment où je fixais l'antivol sur ma roue avant, Duncan Dougal se coula vers moi en longeant le mur et me susurra :

— Tu sais ce qui se passera si je découvre que vous êtes en train de me jouer un tour, Peter et toi ? Je vous transformerai en pâtée pour chien.

Je m'efforçai de prendre un air aussi sournois que le sien.

— Duncan ! Il ne s'agit pas d'une plaisanterie, protestai-je, la main sur le cœur.

Après m'avoir dévisagée un moment d'un œil soupçonneux, il hocha la tête.

— O.K. ! déclara-t-il. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

En d'autres termes, Duncan Dougal me proposait son aide. « *Réfléchis vite, ma fille, me dis-je. Cela ne se reproduira pas de sitôt.* »

— Que dirais-tu de manquer l'école aujourd'hui ? lui demandai-je.

Il sourit, me révélant un large espace au milieu de ses dents.

— J'adorerais ça.

Je n'en fus guère surprise. Si nous pouvions supporter d'avoir Duncan dans notre classe, c'était parce qu'il manquait l'école assez souvent. Nous savions tous que son grand frère lui écrivait ses mots d'excuse. Mais aucun de nous n'aurait été assez fou pour le répéter ; nous ne tenions pas à être obligés de subir sa présence plus longtemps que nécessaire. En outre, le dénonciateur aurait couru le risque de se faire massacrer.

Mais il me serait peut-être utile d'avoir Duncan pour allié – si je pouvais m'assurer d'autre chose.

— Duncan, es-tu capable d'aller quelque part avec Peter sans te chamailler avec lui ?

— Bien sûr. J'aime beaucoup Peter.

Les bras faillirent m'en tomber. Il avait l'air sincère.

— Bon, dis-je. J'ai l'intention de m'échapper de l'école à neuf heures moins le quart. Je veux que tu me retrouves un peu plus loin, au coin de la rue. Il te faudra une bicyclette.

Je faillis lui demander de ne pas la voler, mais je pensai que ce serait peut-être insultant. Duncan acquiesça.

— Où irons-nous ? s'enquit-il.

Je le regardai droit dans les yeux et je déclarai :

— Peter et moi, nous allons pénétrer dans la maison de M. Smith et prendre des photos du champ de force où il retient

Mme Schwartz prisonnière. Je voudrais que tu fasses le guet dehors, au cas où M. Smith risquerait de nous surprendre.

J'hésitai avant d'ajouter :

— J'espère que tu n'as pas peur d'affronter un rayon de la mort extraterrestre ?

Je suppose que c'était plutôt méchant de ma part. Mais l'expression du visage de Duncan en valait la peine.

Il faut agir !

J'étais si nerveuse que je n'osai pas regarder M. Smith en lui demandant la permission de quitter la classe pour aller à ma leçon de musique.

« *Pardonnez-moi, monsieur Bamwick* », pensai-je en passant devant la porte de ce dernier sur la pointe des pieds.

Une fois dehors, je m'assurai qu'il n'y avait personne en vue. Puis je courus jusqu'à ma bicyclette, défis l'antivol, et je m'éloignai de l'école en pédalant à toute allure.

Duncan était au rendez-vous, juché sur une bicyclette bleue à cinq vitesses.

— Suis-moi ! lui lançai-je.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie de la ville. En arrivant devant la maison de Broxholm, je consultai ma montre. J'avais quitté la classe depuis douze minutes. Si je pouvais effectuer le voyage du retour dans le même temps, cela nous laissait seize bonnes minutes pour prendre les photos.

Peter m'attendait près de la haie. Son sourire s'évanouit quand il vit qui m'accompagnait. La pâleur de son visage s'accentua.

— Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? interrogea-t-il.

Je fus impressionnée. Il lui fallait une certaine audace pour parler ainsi devant Duncan.

À ma grande surprise, Duncan accepta cette rebuffade sans s'émouvoir.

— Je suis venu vous aider, dit-il.

Et il leva les mains pour montrer que ses intentions étaient amicales.

— Il va faire le guet, m'empressai-je d'ajouter en espérant que Peter serait d'accord.

Ce dernier hésita un moment, puis haussa les épaules.

— C'est bon, fit-il à contrecœur. Tu peux rester.

Duncan arbora l'air satisfait d'un chiot auquel on a jeté un os à grignoter. Il demanda :

— Où voulez-vous que j'opère ?

Je lui montrai un creux de la haie d'où l'on pouvait surveiller le trottoir.

— Cache-toi là, dis-je. Si tu vois arriver M. Smith, va jusqu'au porche et sonne à la porte pour nous avertir. Ensuite, sauve-toi à toutes jambes !

Duncan alla prendre son poste. Je regardai Peter. Il me fit un signe de tête, et nous nous dirigeâmes vers l'arrière de la maison.

La vieille porte de bois donnant sur la cave s'ouvrit aussi facilement que lors de notre précédente visite. Je supposai que Broxholm, locataire de passage, ne s'était pas soucié de vérifier que le verrou fonctionnait.

Nous pénétrâmes de nouveau dans l'antre de l'extraterrestre. Cette fois, je me sentais un peu plus à l'aise. Après tout, nous étions pratiquement sûrs que Broxholm ne quitterait pas l'école. Nous savions exactement où nous allions. Et nous disposions d'une sentinelle pour nous éviter les mauvaises surprises.

Pendant les premières minutes, tout se déroula du mieux possible. Nous montâmes de la cave au grenier sans perdre le moindre temps.

Rien n'avait changé. La colonne de lumière bleue était bien là. Et la pauvre Mme Schwartz se tenait toujours à l'intérieur, raide comme un adjudant.

Je courus toucher le champ de force. Presque aussitôt, j'entendis la voix de Mme Schwartz me résonner dans la tête.

— *Hello, Susan. Qu'est-ce que tu fais là ?*

— Nous voulons prendre des photos de vous, pour montrer des preuves de ce qui se passe, dis-je.

La suite me déconcerta.

— *Mais n'étiez-vous pas là il y a quelques minutes ?* demanda Mme Schwartz.

Elle semblait en proie à la plus totale confusion. Je me mordis la lèvre. Avait-elle toute sa tête ?

Naturellement, étant donné que ma pensée la concernait, Mme Schwartz la capta sur-le-champ.

— *Non, je ne suis pas folle*, déclara-t-elle. *J'ai seulement beaucoup de mal à réfléchir, là-dedans.*

Elle marqua une hésitation.

— *Quel jour sommes-nous ?*

— Nous sommes mardi, dis-je. Mardi 24 mai.

Sa réaction faillit me renverser.

— *Plus que deux jours ! Susan, Broxholm va mettre son plan à exécution ! Il faut agir, vite !*

— Je sais, je sais, répondis-je. Vous pouvez compter sur nous, madame Schwartz.

Sa frayeur me parvenait aussi distinctement que ses pensées. J'aurais donné n'importe quoi pour l'apaiser.

Peter interrompit notre conversation à une voix.

— Susan, nous ne sommes pas là pour bavarder ! Nous avons des photos à prendre.

Il avait raison, bien sûr. « *Tenez bon, madame Schwartz, pensai-je. Nous allons vous sortir de là, je vous le promets !* »

Peter s'était déjà mis à l'œuvre.

— Celle-là doit être bonne, marmonna-t-il. Il me faut encore des photos de toi à côté d'elle. Ensuite, tu t'écarteras du champ de force afin que je puisse avoir Mme Schwartz toute seule.

J'étais heureuse qu'il soit là. Si j'étais venue sans lui, ma conversation avec Mme Schwartz m'aurait probablement fait perdre un temps précieux. Mais Peter travaillait vite. En quelques minutes, presque toute la pellicule fut utilisée. Les photos avaient été prises sous des angles différents, avec ou sans flash. Et nous pressentions qu'un ou deux clichés au moins seraient excellents.

Nous nous apprêtions à prendre le dernier quand nous entendîmes des cris perçants retentir à l'étage au-dessous.

— *Aaaahhh ! Aaaahhh, aaaahhh, aaaahhh !*

Je reconnus la voix qui les poussait. C'était celle de Duncan Dougal.

Duncan provoque un désastre

Peter me regarda. Je regardai Peter. Je me demandai s'il était aussi terrifié qu'il en avait l'air. Je me demandai si j'avais l'air aussi terrifiée que je l'étais.

— Que fait-il dans la maison ? chuchotai-je.

— Et que lui arrive-t-il ? chuchota Peter.

Après une seconde d'hésitation, nous descendîmes silencieusement les marches du grenier. Les cris de Duncan avaient cédé la place à des gémissements inarticulés.

Je passai la tête dans le couloir. Les gémissements provenaient de la chambre où Broxholm s'installait chaque soir devant son miroir pour enlever son masque.

Nous avons laissé la porte du grenier ouverte, au cas où nous serions obligés de battre précipitamment en retraite. Peter me prit la main et me fit signe de le suivre. Il avançait sur la pointe des pieds. Au bout de quelques pas, nous nous mîmes à plat ventre et nous rampâmes jusqu'à la chambre de Broxholm. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Ce que je vis me glaça. Duncan était dans la pièce, seul. Il se tenait devant le miroir-écran de la coiffeuse, en proie à une agitation incontrôlable.

Son émotion n'avait rien de surprenant. Il venait d'établir le contact avec le vaisseau spatial de Broxholm. Un extraterrestre au visage effrayant était en train de lui crier quelque chose dans son langage guttural et grinçant.



Je rampai à travers la pièce aussi vite que je le pus. Je me dissimulai sous la coiffeuse et, à tâtons, je coupai.

Ce fut le silence. Au bout d'un moment, je me relevai. L'écran s'était éteint, Duncan avait cessé de gémir.

— Espèce d'idiot ! s'écria Peter en bondissant dans la pièce. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je m'ennuyais, pleurnicha Duncan.

Vous parlez d'une patience ! Il n'avait pas dû faire le guet plus de cinq minutes.

— Et je voulais voir si vous disiez la vérité, poursuivit-il. Alors, j'ai fait le tour de la maison et je suis entré par la cave. Toutes les pièces étaient vides, à l'exception de celle-ci. J'ai touché cet interrupteur, et c... cette... cette... cette chose est apparue.

De grosses larmes traçaient à présent des sillons sur ses joues. Il se tourna vers moi et me demanda :

— Est-ce que M. Smith ressemble vraiment à ça ?

Je hochai la tête.

Les yeux de Duncan devinrent tout vitreux et il s'évanouit.

Quand nous sortîmes de la maison, après l'avoir ranimé, il ne me restait que dix minutes pour retourner à l'école.

— Je ferais peut-être mieux de ne pas y aller, dis-je.

— Il le faut, insista Peter. Nous ne pouvons pas nous permettre d'éveiller les soupçons. De toute façon, je suis sûr que les extraterrestres ne t'ont pas vue. Tu étais cachée sous la coiffeuse.

— Et moi ? balbutia Duncan. Ils m'ont repéré. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Peter réfléchit.

— Il va falloir que tu te caches chez moi, déclara-t-il. Si tu te tiens tranquille, tu y seras *peut-être* en sécurité... Dépêche-toi, Susan. Tu dois retourner à l'école le plus vite possible. Ne t'inquiète pas pour les photos. Je m'en occupe. Allez, file !

Je sautai sur ma bicyclette et repris la direction de l'école. En pédalant de toutes mes forces, j'y arrivai juste au moment où ma leçon de musique était censée prendre fin. Mais j'étais exténuée et en sueur.

Pour comble de malheur, je tombai nez à nez avec M. Bamwick dans le couloir. Il avait l'air furieux.

— Susan ! Où étiez-vous ? Je vous ai attendue pendant quarante minutes. Nous donnons un concert dans deux jours, et ma soliste ne daigne pas se montrer à la répétition !

Je fis la seule chose qui me vint à l'esprit : je me mis à pleurer. Cela ne me fut pas trop difficile, car de toute façon j'étais au bord des larmes.

— Désolée, monsieur Bamwick, sanglotai-je. J'avais tellement le trac que je n'ai pas pu venir.

Ouf ! Je ne m'en étais pas trop mal tirée. Mais j'eus aussitôt des remords, parce que M. Bamwick, qui est vraiment un chic type, prit la chose trop à cœur. Il en était tout retourné. Il ne savait plus quoi faire pour me consoler.

Le résultat dépassa mes espérances. M. Bamwick alla voir M. Smith. Il lui expliqua que le concert était un événement très important, que ma leçon venait de me poser quelques problèmes. Et il lui demanda la permission de me garder une heure de plus.

J'étais aux anges ! Je n'avais plus d'excuse à fournir, et je pouvais même travailler mon solo.

Une heure plus tard, j'étais de retour dans la salle de classe. Les choses s'y déroulèrent normalement jusqu'au soir – si ce n'est qu'en fin de journée, Mike Foran se mit à bombarder Stacy de boulettes de papier. Je me demandai si ces deux-là ne commençaient pas à se prendre au jeu. Après avoir été sages comme des images pendant des années, ils éprouvaient sans doute le besoin de se défouler un peu.

Mais ce n'est pas à Stacy ou à Mike qu'on demanda de rester après la classe.

Non, cet honneur me fut réservé.

J'étais en train de ranger mes affaires comme tout le monde quand M. Smith s'approcha de moi et me dit :

— Mademoiselle Simmons, je veux que vous restiez un instant. J'ai besoin de vous parler.

Ces deux petites phrases banales suffirent à me plonger dans un abîme de terreur.

Une entrevue inquiétante

Les autres élèves venaient de partir. J'étais seule en face de l'extraterrestre. Stacy avait bien essayé de s'attarder près de la porte – jusqu'à ce que M. Smith s'en aperçoive et lui dise :

— Rentrez chez vous, mademoiselle Benoit. L'école est finie. Je veux parler à Mlle Simmons en privé.

Stacy me lança un regard où je pus lire : « J'ai fait de mon mieux. » Puis elle s'éloigna précipitamment.

Broxholm-Smith s'installa à califourchon sur une chaise, devant mon pupitre. Il se pencha vers moi.

— Je sais ce que vous avez fait aujourd'hui, me dit-il.

Tout ce que je réussis à articuler fut :

— Oh !

Mon cœur avait cédé la place à un gros morceau de glace. Le pire, c'est que je ne savais pas très bien comment interpréter ses paroles. Que savait-il, au juste ? Que j'avais « séché » un cours de musique, ou que j'étais allée faire un tour chez lui ?

Je regardai la porte en me demandant si j'aurais encore l'occasion de la franchir.

— Eh bien ? fit Broxholm.

— Je suis désolée, chuchotai-je.

Je ne précisai pas pourquoi j'étais désolée. J'avais décidé d'être aussi vague que lui.

Broxholm me scruta attentivement.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me détestez à ce point, Susan. Je fais tout ce que je peux pour le bien de cette classe. Cependant, vous m'avez été hostile dès le début.

Quel acteur ! Dans le rôle du professeur qui tente le rapprochement avec une élève récalcitrante, il forçait mon

admiration. Il se leva sans crier gare et alla fermer la porte de la salle de classe. Puis il revint s'asseoir devant moi.

— Et maintenant, soyons francs l'un envers l'autre, mademoiselle Simmons. Vous voulez bien ?

Comment étais-je supposée réagir ? Devais-je lui avouer que je connaissais son secret ? Je choisis de feindre l'innocence et demandai :

— Qu'est-ce qui vous a attiré chez nous, monsieur Smith ? Pourquoi êtes-vous ici ?

À lui d'interpréter cette question comme il voudrait. Je n'allais pas me compromettre.

— Je suis ici pour apprendre, me répondit-il doucement. Après tout, c'est à ça que sert une école, non ?

« *Traître !* » pensai-je. Mais j'observai :

— Je croyais que vous étiez le professeur.

Broxholm s'agita sur son siège.

— Un bon professeur ne cesse jamais de s'instruire, déclara-t-il. L'éducation est un échange permanent. J'ai besoin d'apprendre, mademoiselle Simmons. Cette classe m'a déjà beaucoup appris. Mais dans le mot *apprendre*, il y a *prendre*...

Il me regarda droit dans les yeux et poursuivit :

— C'est pourquoi j'ai l'intention de *prendre*... certains éléments... pour les étudier de plus près. Je crois que vous me comprenez, mademoiselle Simmons.

Je me recroquevillai, terrifiée.

Je ne pouvais éviter son regard. Je ne sais pas comment il parvint à créer cet étonnant phénomène, mais je vis tout à coup ses yeux d'extraterrestre derrière son masque. Ils brillaient d'une lueur surnaturelle.

— Et je ne supporterai pas que quelqu'un entrave ma mission, acheva-t-il d'une voix dénuée de toute émotion.

Tout en parlant, il avait saisi machinalement un exemplaire de *Littérature et poésie classiques*. Il le serra soudain d'une poigne puissante. Ses doigts s'enfoncèrent dans la couverture, comprimèrent les feuillets en une masse informe.

J'entendis cliqueter quelque chose. C'étaient mes dents.

— L'univers est très vaste, Susan, murmura gentiment Broxholm.

Le livre lui échappa des mains et tomba à terre. Ses doigts y avaient laissé des empreintes profondes, cernées de roux comme des brûlures. Une idée me traversa l'esprit. Si je pouvais emporter ce livre, j'aurais enfin une preuve de ce qu'était Broxholm. Mais il n'allait pas me laisser cette chance, bien sûr ; il se baissa pour le ramasser et le fourra dans son cartable.

— Oui, l'univers est très vaste, répéta-t-il. Il s'y passe beaucoup plus de choses que vous ne l'imaginerez jamais. Il est important de s'instruire, d'en savoir le plus possible. Autrement, des événements terribles risquent d'arriver. Voilà mon travail – empêcher ces événements terribles de se produire. Est-ce que vous comprenez, mademoiselle Simmons ?

Incapable d'articuler, je secouai la tête. Je tremblais comme une feuille. Broxholm poussa un soupir.

— Un jour, peut-être, vous comprendrez... dit-il. Pour le moment, je veux simplement que vous sachiez qu'il est plus sage – et plus sûr pour vous – de ne pas vous opposer aux actions de vos aînés.

Il referma son cartable.

— Je vous verrai demain, mademoiselle Simmons, conclut-il. J'espère que vous passerez toute la journée en classe, cette fois – et que vous n'entrerez plus chez moi sans y être invitée !

Je luttai pour ne pas m'évanouir. Il savait ! Il savait depuis le début ! Je n'eus pas le temps d'émettre un son qu'il était déjà parti, me laissant seule.

Les angoisses d'une concertiste

Il me fallut presque vingt minutes pour rentrer chez moi. Je pédalais en rasant le trottoir et en surveillant chaque coin de rue. Je m'attendais à voir des extraterrestres surgir des buissons et me sauter dessus.

Quand quelque chose surgit effectivement des buissons, je poussai un cri si perçant que je fus étonnée de ne pas voir voler en éclats la vitre du lampadaire sous lequel je venais brusquement de freiner.

Mais ce n'était que Peter.

— Tu veux que j'aie une crise cardiaque ? lui lançai-je en le fusillant du regard.

— Ça te servirait de leçon pour avoir emmené Duncan chez Broxholm aujourd'hui, répondit-il.

Je ne me sentais pas l'énergie pour une querelle, et je l'en informai. Peter avait l'air furieux. Mais quand je commençai à lui raconter ce qui m'était arrivé après l'école, il en oublia sa colère. Très intéressé, il insista pour que j'essaie de lui rapporter chaque mot que Broxholm avait prononcé.

— Où est Duncan ? demandai-je quand j'eus fini mon histoire.

— Caché dans le placard de ma chambre, me révéla-t-il avec un sourire malicieux. Nous avons téléphoné à ses parents. Il va passer deux jours chez moi.

— Ils n'ont pas soulevé d'objections ?

Peter ricana.

— Si tu étais la mère de Duncan, ne serais-tu pas ravie d'en être débarrassée pour un certain temps ?

Je préfèrai laisser passer cette remarque peu indulgente.

— Et toi, dis-je, seras-tu capable de le supporter ?

— Je m'efforce de ne pas tirer parti de la situation, m'avoua piteusement Peter. Ce n'est pas facile. J'adorerais me venger de tout ce qu'il m'a fait. Mais il est tellement terrifié que je n'ose pas me moquer de lui. Je crois que si je faisais éclater un sac en papier près de son oreille, il tomberait raide mort.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Et ton père ?

Peter grimaça.

— Il ne remarquera même pas la présence de Duncan. Au fait, j'ai donné les photos à développer. Nous pourrons passer les prendre après l'école, demain.

— Si nous sommes encore en vie... marmonnai-je.

— Détends-toi, dit Peter. Broxholm et ses amis veulent seulement enlever quelques-uns d'entre nous. Je doute qu'ils aient l'intention de tuer qui que ce soit.

Cela me remonta un tout petit peu le moral. Cette nuit-là, cependant, seule la pensée que toute cette histoire serait finie quand nous aurions les photos me retint de sombrer dans une folle angoisse. Impossible de fermer l'œil.

Le matin qui suivit, j'étais une telle épave que ma répétition spéciale avec M. Bamwick se solda par un échec total.

— Non, non, non ! hurlait-il. C'est un *si* bémol, Susan ! Un *si* bémol !

— Je n'y arriverai pas si vous continuez à crier comme ça, dis-je en refoulant mes larmes.

Je ne pouvais pas en vouloir au pauvre M. Bamwick. Le concert avait lieu le lendemain, et j'étais de plus en plus mauvaise. Mais comment me concentrer sur la musique, quand je savais ce qui menaçait de nous arriver ? Pourriez-vous jouer de la flûte en sachant que vous et vos amis risquez d'être enlevés par des extraterrestres ?

— Tu n'as donc pas peur ? demandai-je à Peter un peu plus tard.

— Pas vraiment.

Son visage s'épanouit en un large sourire.

— Je te l'ai dit, j'ai un plan de rechange.

— Écoute, Peter ! m'écriai-je en lui prenant le bras. Nous ne sommes pas dans un de tes livres de science-fiction. Et tu n'es pas Superman. Ne te laisse pas emporter par ton imagination.

Il se dégagea avec irritation.

— C'est l'événement le plus extraordinaire qui se soit jamais produit dans cette ville, affirma-t-il. N'oublie pas ça, Susan !

À ce moment, Stacy et Mike passèrent près de nous en courant. Ils échangeaient joyeusement des grossièretés.

Nous éclatâmes de rire.

— Stacy m'a dit que sa mère devenait folle, me confia Peter. Je parie que la mère de Mike ne va pas tenir longtemps, elle non plus.

Je hochai la tête. J'en étais presque navrée. Ce devait être déprimant, pour des parents, de voir un enfant jusqu'ici sage comme une image se transformer du jour au lendemain en un véritable poison.

— Stacy et Mike ont peut-être trouvé la bonne solution, déclarai-je. De toute façon, ils n'avaient pas le choix.

— Bien sûr que si ! affirma Peter.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mais il ne voulut pas s'expliquer là-dessus.

— Tu le comprendras bien assez tôt, me répondit-il.

Le choix de Peter

Je devais comprendre au cours de l'après-midi ce qu'était le « plan de rechange » de Peter.

À vrai dire, cela me prit un certain temps. Je finis par me rendre compte qu'il se passait quelque chose d'anormal quand Peter – le garçon qui savait tout, mais ne se souciait jamais de participer aux leçons – se mit à lever la main pour répondre à chaque question que posait Broxholm.

Et soudain, tout devint clair. Peter *voulait* être choisi par Broxholm. Pour lui, c'était l'occasion ou jamais de vivre le genre d'aventure de science-fiction dont il rêvait. Il se disait qu'en faisant un effort, il accèderait facilement au rang de meilleur élève de la classe.

Le regard de Broxholm brillait un peu plus chaque fois que Peter ouvrait la bouche pour parler. Nous étions en cours d'histoire. Broxholm posait des questions de plus en plus difficiles, mais Peter ne se troublait jamais. Il répondait à la vitesse d'une mitrailleuse. Moi qui croyais bien le connaître, j'étais stupéfaite de découvrir l'étendue de son savoir. (Quant à Broxholm, il devait avoir appris par cœur une encyclopédie entière – à moins qu'il n'en eût une transplantée dans le cerveau, qui sait ?)

Quand vint la récréation, j'attirai Peter à l'écart.

— À quoi joues-tu ? lui demandai-je. Tu es devenu fou ?

— Je mets mon plan B à exécution, me répondit-il simplement. Si nous ne pouvons démasquer Broxholm, je veux être un de ceux qui s'en iront avec lui dans l'espace.

— Oublie ton plan B ! Tu ignores ce qu'ils peuvent te faire, là-haut ! Ils sont méchants !

— Ça, tu n'en sais rien, objecta Peter.

— Ils ont enlevé Mme Schwartz !

Il haussa les épaules.

— Ça ne prouve pas qu'ils nous veulent du mal. Ils sont peut-être tellement plus intelligents que nous qu'ils nous considèrent comme nous considérons les fourmis, ou quelque chose de ce genre.

J'en restai muette, mais il pouvait voir à mon expression que je jugeais cette idée stupide.

— Ou alors ils ont peur de nous, poursuivit-il.

Là, j'émis un ricanement.

— Je parle sérieusement, dit Peter. Pense à la conversation que tu as eue avec Broxholm hier.

— Je refuse ! J'en suis encore toute retournée.

— Non, *penses-y*, insista Peter. Ces gens sont peut-être réellement pacifiques. Ils ont forcément constaté qu'il y avait des guerres un peu partout sur Terre ; et ils doivent penser que si nous allons un jour dans l'espace, nous sommes capables d'y déchaîner de gigantesques catastrophes.

— Rien ne permet de l'affirmer, dis-je avec entêtement. De toute façon, nous n'avons pas encore perdu la partie. Allons chercher nos photos.

Il nous fallut réunir pour cela tout notre argent de poche. Je faillis expliquer à la fille derrière le comptoir que nous tentions d'empêcher une invasion extraterrestre. Mais elle m'aurait probablement mise à la porte.

Maîtrisant notre impatience, nous attendîmes d'être à l'abri dans un parc pour ouvrir la pochette.

— Vas-y, toi, dis-je à Peter.

Il hésita une seconde, puis déchira la pochette.

Son visage devint livide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Sans un mot, il me tendit les photos.

Mon estomac se noua au fur et à mesure que je les examinai. Peter avait fait du bon travail. Les poutres et les murs du grenier étaient d'une netteté parfaite. L'éclairage aussi. Mais le champ de force et Mme Schwartz avaient disparu. Ou du moins il n'en subsistait qu'une vague tache bleue au milieu de

chaque cliché. Cette tache pouvait passer pour un jeu de lumière, ou un défaut de la pellicule.

— C'est fichu, murmurai-je, anéantie. Ces photos ne nous serviront à rien.

Peter acquiesça.

— Je suis désolé.

— Tu n'y es pour rien, dis-je.

Je le sentais aussi déçu que moi.

Le jeudi, une grande agitation régna dans toute l'école. Stacy se fit prendre en train de dessiner des cochonneries au tableau. Mike laissa échapper à plusieurs reprises un gros mot qu'il venait d'apprendre de son oncle – un marin. Et Peter levait la main comme un possédé chaque fois que Broxholm-Smith s'apprêtait à poser une question.

Les élèves dits « moyens » étaient les plus à plaindre, car ils commençaient à croire, désormais, que notre professeur était bien un extraterrestre. À mon avis, le fait que Peter et moi connaissions la vérité, combiné à celui que nous ne tentions pas désespérément de les convaincre, avait emporté le morceau. Ils devaient se dire que si nous avions inventé cette histoire, nous aurions insisté ; comme nous n'en faisons rien, elle ne pouvait qu'être vraie. Ou quelque chose comme ça.

Quoi qu'il en soit, les élèves moyens devenaient fous à l'idée que Broxholm allait enlever trois d'entre eux. Qu'est-ce qui différenciait un élève moyen d'un autre ? Personne ne le savait. Chaque fois que l'un d'eux était la cible d'une question directe, il hésitait, ne parvenant pas à décider s'il devait donner la bonne ou la mauvaise réponse. On sentait qu'il pensait : « Attention. Ce que je vais déclarer risque de me valoir un aller simple dans l'espace. »

— Je serai heureuse quand tout cela sera fini, dis-je à Peter pendant la récréation.

— Moi aussi, me répondit-il.

Son air rêveur m'inquiétait.

— Tu n'as toujours pas peur ? demandai-je.

— Je suis terrifié. Mais je n'ai pas changé d'avis.

Au fur et à mesure que la journée s'écoulait, la fièvre montait dans la classe. Quand sonna la dernière cloche, tous les élèves

avaient acquis la certitude qu'il y aurait une invasion extraterrestre cette nuit-là. « Vous avez entendu parler de l'invasion ? » chuchotait-on. « Savez-vous que les extraterrestres vont nous envahir ? C'est pour ce soir, pendant le concert. »

J'avais envie de rectifier. « Non, les extraterrestres ne vont pas nous envahir. Ils veulent seulement kidnapper certains d'entre nous. » Mais, à mon avis, si les extraterrestres tenaient tellement à nous étudier de près, c'était sans doute pour mieux nous envahir plus tard.

J'étais surtout désolée pour M. Bamwick. Il avait espéré que ce concert de printemps serait le meilleur qu'il ait jamais donné. À présent, il apparaissait nettement que ce serait le plus grand désastre de sa carrière.

— J'ai décidé de supprimer notre marche du programme, me confia-t-il dans l'après-midi.

Il essayait d'avoir l'air désinvolte, mais je pouvais voir qu'il était amèrement déçu.

— Ne m'en veuillez pas, dis-je. Je suis navrée. La fin du solo était trop difficile pour moi.

— Non, Susan, ce n'est pas seulement à cause de vous, me confia tristement M. Bamwick. Tout l'orchestre va de travers. Je ne comprends pas ce que j'ai fait pour en arriver là.

Comment lui expliquer qu'il n'y était pour rien ? Il ne pouvait pas se douter qu'une terrible menace pesait sur son concert.

Un merveilleux concert

La rumeur concernant l'invasion extraterrestre était également parvenue aux adultes – comme je devais le découvrir ce soir-là pendant le dîner.

— Doux Jésus, Susan ! J'espère que tu ne crois pas à ces sornettes, déclara ma mère en remplissant mon assiette de potage.

« Tu parles, pensai-je. C'est moi qui ai lancé l'affaire. »

Mais je me gardai de le dire. Je reposai ma cuiller à soupe et levai les yeux sur Maman.

— Et si j'y croyais ? demandai-je.

J'avais fait de mon mieux pour paraître intéressée plutôt que provocante.

— Dans ce cas, je suppose que nous devrions te montrer à un médecin.

J'en aurais pleuré. De toute évidence, il était inutile de compter sur l'aide de mes parents.

Je montai dans ma chambre me préparer. *« Qui sera choisi ? »* me répétais-je en passant ma robe. *« Qui ? »* Je m'examinai dans le miroir, et croisai les doigts en espérant que ce ne serait pas moi.

Mes parents me conduisirent à l'école. Ils me laissèrent devant l'entrée et s'en allèrent chercher une place de parking.

« Je me demande comment il s'y prendra, pensai-je en franchissant la porte. Il va peut-être nous paralyser sur place. À moins que son vaisseau spatial ne dispose d'un rayon particulier, capable de soulever ses cibles dans les airs ? Ou alors il attendra la nuit, et se glissera dans nos chambres pendant que nous dormons. »

L'école était en pleine effervescence. La rumeur avait fini par gagner toutes les classes. Les petits élèves de CP ne se

déplaçaient que par groupes, et regardaient par-dessus leur épaule à chaque pas. En dépit de ma propre frayeur, j'avais envie de leur dire : « Cessez de vous inquiéter. Ce n'est pas à vous qu'en veulent les extraterrestres. »

— Hé, Susan ! appela Peter. Attends !

Peter chantait dans la chorale des « grands », inscrite en fin de programme. Cette chorale était plus nombreuse que l'orchestre ; presque tous les élèves des classes de CM2 en faisaient partie.

Il me parut splendide. Il portait une chemise blanche et une cravate rouge. Sa chevelure blond pâle était impeccablement lisse.

— Ton père t'accompagne ? lui demandai-je.

Il se contenta de me regarder.

— Tu plaisantes ?

Nous allâmes bavarder un peu à l'écart. J'étais de plus en plus nerveuse à chaque seconde.

— Peter, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Qu'est-ce que nous *pouvons* faire ? me rétorqua-t-il. Garde les yeux ouverts. Sois prête à crier au secours à la moindre occasion. À part ça, je n'ai pas d'idée. Broxholm est là ?

Je hochai la tête. Tous les professeurs étaient censés venir au concert – pas pour se mêler aux auditeurs, mais pour faire régner l'ordre en coulisses. Peter consulta sa montre.

— Il serait temps d'aller dans la salle de gym, dit-il.

C'était dans la salle de gymnastique que tous les élèves devaient se réunir avant de passer sur scène. Elle communiquait avec notre réfectoire – transformé pour la circonstance en salle de concert avec podium. À notre arrivée, la chorale des élèves de CP s'apprêtait à faire son entrée.

— Par ici, vous deux ! nous lança Mlle Tompkins, un des plus anciens professeurs de l'école. Et pas un bruit ! Ça va être à eux.

Un instant plus tard, la chorale se mit à chanter. Mais la musique s'arrêta au bout de quelques notes à peine. Je saisis le bras de Peter. Était-ce le commencement de l'horreur ?

Pas vraiment. En fait, la jeune Cindy Farkis venait de s'évanouir. Le chef de la chorale, Mlle Binkin, attendit que les

parents de Cindy emmènent celle-ci prendre l'air. Puis la musique reprit.

— Fausse alerte, me souffla Peter en souriant.

Je me sentis soulagée, mais je n'avais pas envie de lui rendre son sourire.

Soudain, j'entendis une voix familière.

— Les musiciens de l'orchestre ! Les musiciens de l'orchestre, par ici, s'il vous plaît !

C'était M. Smith. Il se tenait à l'entrée de la salle, faisant signe à certains d'entre nous.

— Les musiciens de l'orchestre ! répéta-t-il. Suivez-moi. M. Bamwick veut que nous allions le retrouver dans la salle de musique, pour accorder vos instruments.

— Je te parie que Broxholm ne va pas aimer entendre ça, me chuchota Peter. Vu qu'il déteste notre musique, ça va le faire fuir à toutes jambes !

Ma foi, cela me donna une idée. Je ne l'aurais sans doute pas mise en pratique si j'avais été dans mon état normal ; mais à force de penser que nous n'avions pas trouvé le moyen de démasquer Broxholm, et qu'il retenait toujours mon professeur préféré enfermé dans un grenier, ma peur céda soudain la place à la colère. À défaut de maîtriser Broxholm, je pouvais au moins le faire souffrir.

Pour nous rendre à la salle de musique, nous devions passer par le vaste hall de l'école. Je sortis ma flûte de son étui, que je déposai au vestiaire. La plupart des autres élèves avaient déjà leur instrument en main. Tout le monde était nerveux. Et pas seulement à cause du trac. L'orchestre se composait en grande partie d'élèves de CM2. C'étaient eux qui avaient le plus peur – en particulier ceux de notre classe.

Peter m'adressa un petit signe de la main et s'éloigna.

— Tout le monde est là ? dit Broxholm. Bien. Allons-y.

Il tourna les talons et nous le suivîmes. Dissimulant ma flûte derrière mon dos, je me faufilai au premier rang de notre groupe. Quand nous fûmes dans le hall, je commençai à jouer une simple gamme.

— Arrêtez ça ! cria immédiatement Broxholm.

— Je ne faisais que répéter, dis-je.

— Eh bien, ne répétez pas ! aboya-t-il.

Je ne l'avais jamais vu d'aussi mauvaise humeur. Ça devait vraiment l'énerver ! Je me demandai si je ne parviendrais pas à briser sa façade, à l'amener à se montrer tel qu'il était en réalité. Je portai la flûte à mes lèvres et me remis à jouer.

— Mademoiselle Simmons, arrêtez ça ! ordonna-t-il encore.

Mais cette fois, je ne m'arrêtai pas.

— Je vous en prie ! cria-t-il en se bouchant les oreilles. Je vous en prie, mademoiselle Simmons, arrêtez !

Je ne pouvais pas y croire. Il était à l'agonie !

Je me mis à jouer plus fort. Il se courba en deux, se tenant le ventre.

— Susan, grogna-t-il. Arrêtez !

Je détachai juste un instant la flûte de mes lèvres.

— Vous pouvez toujours courir – *Broxholm* !

Et j'attaquai le morceau que je connaissais le mieux – le fameux solo de la marche de M. Bamwick.

— Assez ! gémit Broxholm. Assez, assez, assez !

Il s'avança vers moi en trébuchant.

— Aidez-moi, vous autres ! dis-je à mes camarades.

Je faillis payer cette erreur. À peine avais-je ôté la flûte de ma bouche que Broxholm bondissait sur moi pour me l'arracher. Mais je réussis à l'éviter de justesse.

— Écoute ça, maudite créature ! m'écriai-je.

Et je le regalai d'un contre-*ut* suraigu.

Il vacilla en arrière, se bouchant de nouveau les oreilles. Je réattaquai la marche du début. J'entendis Mike Foran se joindre à moi au saxophone. Puis ce fut le tour de Billy Gooch à la trompette. Nous avançons sur Broxholm en jouant comme des possédés. Il battit en retraite dans le hall, son beau visage tordu de douleur.

À présent retentissaient les clarinettes. Puis le reste des trompettes. Et enfin les tambours. C'était magnifique !

M. Bamwick jaillit comme un diable de la salle de musique où il nous attendait.

— C'est notre marche ! s'écria-t-il, ravi. Ils jouent notre marche !

Il fut aussitôt rejoint par notre directeur, M. Bleekman, arrivant au pas de charge.

— Mais que se passe-t-il ? brailla ce dernier. Smith ! Bamwick ! Vous n'êtes donc pas capables de surveiller ces enfants ?

— Ils jouent notre marche ! répétait M. Bamwick en trépignant de joie. J'attendais ça depuis sept ans !

— Cessez immédiatement ! rugit Bleekman.

— Non ! protesta M. Bamwick. Laissez-les continuer ! Il faut que tout le monde entende ça !

Rien n'aurait pu nous arrêter, de toute façon. Nous n'avions jamais si bien joué. Et Broxholm s'écroulait littéralement devant nous.

— Assez, haletait-il. Assez.

Le hall commençait à être envahi par des adultes qui, attirés par ce tintamarre, avaient déserté l'auditorium. Les gens s'étonnaient bruyamment, poussaient des exclamations.

Nous étions parvenus à notre grand finale. J'exécutai ma série de trilles sans la moindre fausse note, en véritable virtuose. Nous avançons toujours sur Broxholm. Bientôt, la fanfare de l'école primaire de Kennituck Falls eut acculé l'extraterrestre contre un mur.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

Je n'osai pas cesser de jouer, parce que je savais que le son de ma flûte l'empêchait de reprendre ses esprits. Ce fut Mike Foran qui intervint :

— Ôtez votre masque ! lui cria-t-il.

— Votre masque ! reprirent les autres en chœur. Ôtez votre masque !

— Tout ce que vous voudrez, gémit Broxholm. À condition que vous cessiez ce bruit.

— D'abord votre masque ! cria l'orchestre de plus belle.

Même M. Bleekman semblait s'être aperçu qu'il y avait quelque chose d'étrange dans le comportement de son professeur favori. Il attendait, sans dire un mot.

Broxholm porta les mains à ses oreilles. Brusquement, l'orchestre se tut.

Dans le silence qui suivit, je répétais ma série de trilles.

Broxholm arracha son masque.

Des cris horrifiés fusèrent dans la foule, derrière moi. Quelqu'un qui venait probablement d'arriver sur les lieux demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh ! mon Dieu, hurla quelqu'un d'autre. C'est M. Smith ! C... C'est... c'est... c'est... un *extraterrestre* !



Vers d'autres mondes

Je crus que tout était fini, mais je me trompais. Broxholm gisait contre le mur, près de la porte à double battant donnant sur la cour de l'école. Nous nous tenions à trois mètres de lui, hypnotisés par son étrange faciès d'extraterrestre.

Soudain, la porte s'ouvrit. C'était Peter. Il avait dû faire le tour du bâtiment par l'extérieur.

— Broxholm ! cria-t-il. Par ici, vite ! Sauvons-nous !

Il trépignait d'impatience.

Broxholm bondit sur ses pieds et fut dehors en un clin d'œil. Il commença à reculer, braquant sur nous un curieux objet noir muni d'un canon court. Aucun de nous n'osait bouger. Nous étions pétrifiés par la menace de cette arme inconnue.

Au bout d'une vingtaine de mètres, Broxholm tourna brusquement les talons et s'enfuit en courant. Peter détala derrière lui.

Je me mis à trembler. S'il avait voulu se venger, l'extraterrestre aurait pu pointer son arme directement sur moi et me détruire, en guise d'adieu. « *Ce vieux Broxholm n'est peut-être pas si méchant que ça, après tout* », me dis-je en le regardant disparaître dans la nuit avec mon meilleur ami.

« *Mon meilleur ami ?* » Cette pensée m'étonna, avant de se transformer en certitude. Peter *était bien* mon meilleur ami.

Et maintenant, je venais de le perdre.

Quelqu'un appela la police. Bientôt, les voitures de patrouille surgirent sur les lieux, à grand renfort de hurlements de sirènes et de crissements de freins. Mes parents, qui m'avaient retrouvée, semblaient hagards. Maman se tordait les mains.

Comme tout le monde criait ou parlait à la fois, la police mit un certain temps à comprendre de quoi il retournait.

Finalement, on me fit monter dans une voiture, entre deux hommes en uniforme, et nous prîmes la direction de la maison de Broxholm.

Juste avant d'arriver, nous entendîmes un rugissement assourdissant, suivi d'un sifflement aigu. Un engin extraordinaire – une gigantesque sphère d'argent auréolée d'un aveuglant tourbillon de lumière – s'éleva dans les airs au-dessus de nous.

— Arrêtez la voiture, dis-je.

J'ignore pourquoi les policiers m'obéirent – ils étaient sans doute trop médusés pour agir autrement. Bousculant celui qui se trouvait à ma droite, je sortis de la voiture en toute hâte. L'engin s'éloignait déjà, projetant d'immenses lueurs pourpres à travers le ciel noir. « Au revoir, Peter, murmurai-je. Bon voyage ! »

La gorge serrée, je vis le vaisseau spatial s'élancer de plus en plus haut, et se perdre au milieu du scintillement des étoiles.

Les policiers commencèrent par encercler la maison, au cas où des extraterrestres seraient restés à l'intérieur. Quand ils eurent vérifié que nous ne courions aucun risque, je les conduisis vers l'endroit où Mme Schwartz avait été retenue prisonnière.

Je craignais que Broxholm ne l'ait emmenée avec lui. Mais en pénétrant dans le grenier, nous la trouvâmes assise sur le plancher. Elle se tenait les tempes et disait :

— Je n'ai *jamais* eu pareille migraine.

— Madame Schwartz ! m'écriai-je.

Je courus me jeter dans ses bras, et nous pleurâmes un bon moment – à la consternation des policiers, je pense.

Le reste de la maison était vide, mais Peter avait laissé un mot coincé dans la porte du réfrigérateur. Il nous disait de ne pas nous inquiéter, et promettait de revenir un jour.

Ainsi finit mon histoire.

À l'école, les choses ont repris leur cours normal. Duncan continue de se chamailler avec tout le monde. Mike et Stacy ont retrouvé leur réputation angélique. (À vrai dire, je ne serais pas

franchement étonnée s'ils recommençaient à chahuter un peu de temps à autre, juste pour le plaisir.)

Tout va bien pour moi également – sauf quand je joue de la flûte. Dans ces moments-là, je pense à Peter.

Parfois, je sors regarder les étoiles la nuit. J'essaie d'imaginer ce que fait Peter, à des milliers d'années-lumière. J'espère que ses désirs ont été exaucés, et que toutes les merveilles dont il rêvait en lisant ses livres de science-fiction sont devenues réalité.

Bien sûr, je ne vais pas jusqu'à *regretter* de ne pas l'avoir accompagné. Après tout, j'ai une famille qui m'aime. Et cette famille est sur Terre.

Mais je me demande quel effet ça fait de voyager à travers les étoiles avec des extraterrestres.

Ou peut-être même avec des *Terriens*. Je travaille beaucoup les mathématiques, ces derniers temps. Et j'ai changé d'avis à propos de ma future carrière d'actrice. Je crois que je préférerais être une scientifique, quand je serai grande.

J'aimerais inventer un vaisseau spatial – un vaisseau qui nous permettrait de sortir du système solaire, et d'aller explorer les étoiles lointaines qui brillent dans le ciel.

Des mondes où ce serait, *nous*, cette fois, les mystérieux extraterrestres.

Ce serait fabuleux, non ?

FIN

Découvre vite la suite de
Mon prof est un extraterrestre
avec cet extrait de
Ciel, encore un prof extraterrestre !

[...]

Peau de vache, le directeur, allait bientôt franchir la porte. Je n'avais guère le temps de penser – seulement d'agir. Je courus vers la benne à ordures, soulevai le couvercle et passai une jambe par-dessus bord.

En regardant à l'intérieur, j'eus une hésitation. À un bon mètre au-dessous de moi m'attendait un amas fétide de peaux de bananes, de vieux croûtons de pain, de crudités fermentées, de hamburgers à moitié mangés et d'autres choses trop peu ragoûtantes pour être mentionnées. J'étais sur le point de changer d'avis quand j'entendis la porte s'ouvrir.

Je me laissai tomber au fond de la benne.

Mes pieds s'enfoncèrent dans les ordures. Un nuage de moucheron tourbillonna autour de moi. C'était comme si je venais de plonger dans un marécage. Mais l'odeur ne me terrassa pas tout de suite, parce que je retenais ma respiration.

Je m'accroupis et écoutai, guettant les mouvements de Peau de vache.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit à nouveau et se referma. Peau de vache était-il vraiment reparti ? Rien de moins sûr. Peut-être s'agissait-il d'une ruse destinée à me faire sortir de ma cachette.

Je résolus de rester où j'étais. Et comme ma position accroupie commençait à me donner mal aux genoux, je m'assis carrément dans les ordures. Aussitôt, une substance gluante détrempa mon jean et me mouilla la peau. C'était écœurant ! Mais ça valait mieux que d'être épinglé par Peau de vache...

Dans la même collection

RIGOLO

1. **Papelucho, drôle de zozo**, Marcela Paz
2. **Un troll dans mes croquettes**, Ursel Scheffler
3. **Lucie l'éclair**, Jeremy Strong
4. **Un samedi de dingue**, Arnaud Delloye
5. **Dakil, le Magnifique**, Marie-Sabine Roger
6. **L'épicerie en folie**, Fanny Joly

Drôle d'école !

7. **Qui a tagué Charlemagne ?**
8. **Les millionnaires de la récré**
9. **La directrice est amoureuse**
11. **Chaud, la neige !**

Fanny Joly

10. **Comment être super-belle ?**, Michel Amelin
12. **Plus menteur que moi... y a pas !**, Sophie Dieuaide
13. **La flûte de Simon pète les plombs !**, Freddy Woets
14. **Au secours, ma mère se remarie !**, Barbara Park

Un extraterrestre dans ma classe

15. **Super, Pleskit débarque !**
16. **La prof a rétréci !**
17. **Où est le cerveau de Grand-père ?**

Bruce Coville

18. **Une frousse de dingue**, Arnaud Delloye
19. **Mon prof est un extraterrestre**
20. **Ciel ! Encore un prof extraterrestre**
21. **Mon prof s'allume dans le noir**
22. **Mon prof a bousillé la planète**

Bruce Coville